M. Leboulenger, à St-Aignan,

(Bergière de Barante sous le nom de Georges Delessier)

(2)- 213 -(1) pp

18 200€

BRUGIERS

31444

OBSERVATIONS
SUR
LE PETRONE
TROUVÉ
A BELGRADE
en 1688.

Et imprimé à Paris en 1693.

Avec une Lettre sur l'Ouvrage & la Personne de Petrone.

A PARIS,
& se vendent à Lyon,
Chez JOSEPH POSUEL, Marchand Libraire, ruë Tupin.

M. DC. XCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

OBSERVATIONS
SUR
LE PETRONE
TROUVE'
A BELGRADE
en 1688.
Et imprimé à Paris en 1693.

QUOYQUE ceux même qui se sont le moins familiarisé Petrone, puissent juger à la premiere vûë, que

les fragmens qu'on dit avoir eté trouvez à Belgrade ne ſont pas de luy; il y en a à qui l'aſſurance de celuy qui les a mis au jour a impoſé, & qui ſe ſont laiſſez ébloüir par les approbations qu'il a mandiées. Mais ce qui ſurprend le plus, c'eſt que dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, on ait oſé hazarder une ſuppoſition ſi groſſiere, dans l'eſperance qu'on ne démêleroit pas le ſtyle & le caractere du plus délicat de tous les Romains, d'avec

celui d'un moderne fort mediocre.

La fable du recouvrement de ces fragmens étoit d'ailleurs bien conduite; elle étoit extrémement circonſtanciée, & rien n'y manquoit de ce qui pouvoit la rendre vraiſemblable. A voir avec cela l'empreſſement de celui qui a publié ces fragmens, à informer le public qu'il les avoit trouvez, & à donner part à l'Academie Françoiſe de cette prétenduë découverte, qui n'auroit crû d'a-

bord qu'il avoit en effet trouvé un Manuſcrit entier de Petrone, & qui ne luy eût ſçû quelque gré de ce preſent, & du ſervice qu'il auroit rendu à la Republique des Lettres?

Cependant quand il ſeroit vrai que le prétendu Fragment ſeroit de Petrone, & que Monſieur N. l'auroit trouvé, comme il l'aſſure, ce ſeroit encore une grande queſtion de ſçavoir, s'il auroit rendu ſervice au public, en lui en faiſant part. Tout le monde n'en conviendra pas, &

il y a bien des gens à qui la ſuppreſſion entiere de ce qui nous reſte de cet Auteur paroîtroit plus avantageuſe au Public, que la découverte de ce qui pourroit ſervir à en remplir les Lacunes. Ce ſeroit bien des infamies ſouſtraites à une infinité de jeunes gens, qu'elles ſont bien plus capables de corrompre que de rendre habiles dans la Langue Latine.

Il eſt vray que le Concile de Trente, qui a défendu les Livres où il y e

des obſcenitez, fait grace aux anciens Auteurs Latins, *propter ſermonis elegantiam & proprietatem.* Mais il ſemble que c'eſt acheter un peu de Latin bien cher, que d'eſſuyer tout ce qu'il y a d'infame dans Petrone. Je ſçai bien que les mots n'ont rien de mauvais en eux-mêmes; mais peut on en détacher les idées des choſes qu'ils ſignifient? *Je n'en veux point aux mots*, diſoit S. Auguſtin, *je les regarde comme des vaſes exquis & précieux;*

Non accuſo verba quaſi vaſa electa & preciosa, ſed vinum erroris quod

je n'en veux qu'au vin de l'erreur qu'on nous y fait boire.

nobis propinatur. Confess. lib. 1. cap. 18.

Lors donc qu'on entendra Mr N. dire avec un air de complaisance : *Utilissimum Reipub. Litterariæ Thesaurum nactus sum ;* quand on le verra s'applaudir de ce que sa bonne fortune l'avoit reservé à déconvrir cet Auteur si necessaire, les gens sages lui répondront, qu'il n'a déterré qu'un Thresor d'iniquité, & que bien loin de le produire, & de réveiller par là le goût des

Epist Nodotii ad Carpentarium.

jeunes gens pour un Livre ſi infame, il auroit dû le ſupprimer.

Mais que peut-il eſperer de ceux même à qui la découverte du nouveau Petrone pouvoit faire plaiſir, qui goûtent cet Auteur, qui en ſentent toutes les délicateſſes ? & qu'en peut-il attendre, que des reproches de les avoir trompez, aprés les avoir flattez de la plus agreable eſperance du monde ? Ils doivent ſe reſſentir de ce qu'il les a crûs capables d'une mépriſe ſi

groſſiere, & aſſez peu délicats pour confondre la latinité de Petrone avec la barbarie des nouveaux Fragmens. Il ne faut pas être fort éclairé pour voir la difference entre le tour aiſé & galant de l'un, & le ſtyle dur & étudié de l'autre; la nobleſſe de l'ancien, & les expreſſions rampantes du moderne. Il étoit peu neceſſaire de mettre les nouveaux Fragmens en italique, on ne pouvoit s'y méprendre, & l'on peut dire que c'eſt un ridicule à contre-ſens, de

celui dont parle Horace, quand il dit :

De Art. Poët. *Purpureus late qui ſplendeat unus & alter*
Aſſuitur pannus.

Ici au contraire, on a couſu quelques haillons ſur la pourpre la plus éclatante. Peut-on entreprendre de faire parler un fin Courtiſan, & lui mettre dans la bouche un jargon qu'on n'auroit pas entendu dans les halles de Rome ? Eſt-il naturel de continuer une ſatyre contre des gens, dont on ignore les

manieres les plus connuës ?

Il y a même dans le nouveau Petrone des fautes & des Barbariſmes qu'on ne pardonne pas au College, & ſi le Libraire ne proteſtoit dans ſon Avertiſſement qu'il n'y a point de faute d'impreſſion, *in opere difficillimo nullus error*, je n'aurois garde de croire qu'un homme, qui a voulu faire parler Petrone, ait été capable de faire des ſolœciſmes.

Il faut donc deſabuſer

ceux qui ont pû ſe laiſſer ſurprendre aux promeſſes de Mr N. & aux loüanges de ſes Approbateurs. Je veux croire qu'il eſt dans la bonne foi, & qu'il n'a trompé le Public qu'aprés s'être laiſſé tromper lui-même ; mais il eſt toûjours vrai qu'il auroit pû ne pas donner ſi vîte dans le panneau qu'on lui avoit tendu. La choſe meritoit bien qu'il y fît quelque reflexion, & qu'il conſiderât quelle difference il y a entre l'ancien & le nouveau Petrone, puiſ-

qu'il n'a pas voulu le faire avant l'impreſſion des nouveaux Fragmens, on eſpere qu'il ne trouvera pas mauvais qu'on le faſſe à preſent, & qu'on lui montre que ce qu'il a donné au Public n'eſt point de Petrone, mais l'ouvrage d'un moderne, qui n'a connu ni Petrone, ni les Romains, ni leurs uſages, & qui n'entend pas la Langue qu'il a voulu parler.

Je dis que l'Auteur des Fragmens n'eſt point entré dans le ſens de Petro-

ne ; & pour en être convaincu, il n'y a qu'à voir la maniere dont il débute ; tout y eſt tiré ; tout y vient par force. Il ſuppoſe que dans une compagnie de gens choiſis, aſſemblez pour parler de belles Lettres & faire des recits agreables, Encolpius, qui avoit promis depuis long-temps de leur faire part de ſes avantures, leur tient parole, & qu'à propos des ſubtilitez des Prêtres qui ſe mêlent de deviner, dont Fabricius Veienton venoit

d'entretenir la compagnie, il commence par déclamer contre la fauſſe éloquence.

Il n'eſt pas poſſible de faire voir tout le ridicule qui ſe trouve dans ces dix ou douze lignes; mais avant de montrer qu'elles ne peuvent être de Petrone, il faut tâcher de rétablir à peu prés la juſte idée que nous donne ce que nous ſçavons être veritablement de lui.

Encolpius, qui eſt celui ſous le nom de qui tout ſe paſſe, aprés bien

des avantures ſe trouve dans une Ecole, où un certain Agamennon, Profeſſeur de Rhetorique, avoit fait une déclamation. Il en fut ſi peu content qu'il ſe mit lui-même, en ſortant, à parler contre la fauſſe éloquence, & à décrier ces ſortes de diſcours qu'on fait au College, & qui ne roulent que ſur des ſujets inventez & extraordinaires. Comme il parloit d'action, beaucoup de gens s'aſſemblerent autour de luy, & le grand nombre l'empêcha de

de s'appercevoir qu'il avoit perdu Aſcilte ſon bon ami, & ſon compagnon de débauche. Voila ce que j'ai toûjours conçu en liſant Petrone, & voila ce que je crois que tout le monde avoit compris juſqu'à preſent. Il eſt aiſé de voir que *num alio genere furiarum*, ne peut pas être le commencement d'un diſcours; c'eſt au contraire, une ſuite, mais la ſuite d'un diſcours vehement & emporté. C'eſt neanmoins par là que l'Auteur des Fragmens fait com-

mencer à Encolpius le recit de ſes avantures.

Je ne ſçai pas ſi quelqu'un concevra que Petrone, dans le deſſein de faire raconter à Encolpius ce qui lui étoit arrivé, ait ſuppoſé une aſſemblée où Fabricius Veienton venoit de faire un long diſcours, & où Encolpius en fait un autre qui tient un aſſez gros in douze. Quelque volubilité de Langue qu'eut Encolpius, la ſéance devoit être un peu longue. On ne peut pas dire que ce recit s'eſt fait à

pluſieurs repriſes, puiſqu'on ne le faiſoit qu'à l'occaſion d'une aſſemblée fort caſuelle; c'eſt à quoi déterminent preciſément ces mots, *hodie opportune congregatis*, dont on s'eſt ſervi aſſez mal-à-propos. Page 1.

Or où eſt la vrai-ſemblance que dans une aſſemblée, où on venoit de traiter une matiere difficile à épuiſer, Encolpius fît un diſcours qu'on ne ſçauroit lire en ſix heures? Il avoit bonne poitrine, & ſes Auditeurs

bien de la patience.

Ce qui eſt encore plus ridicule, c'eſt de vouloir qu'un homme, qui a à raconter des avantures galantes, s'arrête dés le premier mot à déclamer contre la fauſſe éloquence, & à donner des conſeils ſur la maniere dont on enſeigne la Rhetorique. Quel rapport y a-t-il entre les amours d'Encolpius, & la poudre de l'Ecole? Rien ne fait mieux voir que la lacune a été remplie aprés coup, & qu'on ne fait préceder ce

que l'on dit de l'Aſſemblée & de Veienton, que pour pouvoir tomber ſur le mot de *num alio genere furiarum.*

Il y a plus, c'eſt que celui qui a tâché de remplir la lacune, au lieu d'entrer dans le genie de l'Auteur a corrompu le Texte, pour tirer l'Auteur dans ſon ſens. On lit dans toutes les editions de Petrone, *Non paſſus eſt Agamemnon me diutius declamare in porticu, quam ipſe in Scholâ ſudaverat.*

Agamemnon ne ſouffrit

pas que je misse plus de tems à parler dans le Portique, qu'il en avoit employé à sa déclamation dans l'Ecole. Cela est naturel & veut dire quelque chose, au lieu que dans le nouveau Petrone il y a un galimatias, où on ne
Page 4. conçoît rien. *Hæc*, dit-il, *taliaque olim declamabam, cum Agamemnon nobis se offert & oculo curioso inspiciens quem conciones tam diligentius audiebant non est passus me diutius declamare in Porticu, quem ipse in Scholâ sudaverat.*

Si cet Agamemnon eſt de la Compagnie où Encolpius raconte ſes avantures, c'eſt une grande faute de ne nous avoir pas fait connoître un Acteur principal, & de s'être arrêté à nous parler de Veienton, qui ne fait aucun perſonnage. Si au contraire, comme tout le monde ſe le perſuade, en liſant l'ancien Petrone, Agamemnon eſt un Profeſſeur de Rhetorique, auteur d'une mauvaiſe déclamation; il faloit qu'on nous fît voir comment il

ſe trouve avec Encolpius, comment *ſudavit in Sholâ*, & comment Encolpius lui-même, *declamat in Porticu.*

L'Auteur des Fragmens n'eſt pas plus heureux dans le caractere qu'il donne aux perſonnages qu'il introduit. Il ſuppoſe que Veienton fait une ſatyre fine, contre le prétendu entouſiaſme des Prêtres, & qu'il découvre agreablement toutes leurs
Page 2. fourberies. *Quo doloſo vaticinandi furore, myſteria ſæpe illis ignota audacter publicant.*

publicant. Cela ne peut être appuyé que ſur ce que dit Tacite, que Fabricius Veienton fut accuſé par Talius Geminius, d'avoir écrit contre les Senateurs & les Prêtres, *qui multa & probroſa in Patres & Sacerdotes compoſuiſſet.* Je ne croy pas que dans aucun autre Auteur on liſe rien qui puiſſe faire ſoubçonner Veienton d'une ſatire ingenieuſe contre les tromperies des Prêtres. Il faut donc examiner ſi ce paſſage de Tacite nous donne une idée de Veien-

Tacit. Lib. 15. Ann.

ton, telle que le prétend l'Auteur des Fragmens.

Il eſt d'abord conſtant, que ce Veienton, dont parle Tacite, & qui ſous l'Empire de Neron fut exilé pour avoir écrit contre les Senateurs & les Prêtres, ou plûtôt pour avoir vendu les bienfaits & la faveur du Prince, vivoit encore du tems de Nerva, & que dans ſa vieilleſſe même il étoit en trés mauvaiſe reputation. Pline le jeune parlant d'un ſouper de l'Empereur Nerva, quand il vient à Ve-

ienton qui étoit à table auprés de ce Prince : *dixi omnia*, dit-il, *cum hominem nominavi*, le ſeul nom de cet homme en fait connoître le caractere, Il avoit employé le credit qu'il avoit auprés de Domitien pour perdre pluſieurs innocens, & il avoit plaidé la cauſe d'un grand nombre de délateurs. Voila à peu prés tout ce qu'on peut ſçavoir de Vejenton, & dans tout cela rien ne le fait ſoubçonner d'une ſatyre contre la Religion. A l'égard du paſ-

Lib. 4. Epiſt. 22.

ſage de Tacite, il faut ne pas entendre le Latin pour en tirer quelque choſe de ſemblable, *qui probroſa in Patres & Sacerdotes compoſuiſſet*, il avoit parlé contre les Senateurs & les Prêtres, il avoit compoſé un libelle diffamatoire contre eux; mais où trouve-t'on qu'il eut écrit contre la Religion & les Myſteres. Ce qu'il avoit dit étoit purement perſonnel & ne regardoit nullement le culte des Dieux ; & ce qui le prouve ; c'eſt que pour avoir fait ce livre,

& même pour d'autres crimes dont il étoit convaincu, Veienton ne fut condamné qu'à un banniſſement : On eût ſans doute vangé plus ſevérement l'honneur de la Religion, s'il ſe fut agi de ſon intereſt. Tacite n'eſt pas un Hiſtorien peu exact & qui s'explique mal, il dit toûjours bien tout ce qu'il veut dire, & il eſt conſtant que ſi le livre de Veienton eut été contre le Sacerdoce, il ſe ſeroit ſervi d'autres termes que ceux qu'il a employez.

Ce qui montre encore que les Fragmens ſont l'ouvrage d'un Moderne, qui n'a connu ni les Romains ni leurs manieres; c'eſt qu'il parle de la fureur des Prêtres qui ſe mêloient de deviner. Cependant il eſt certain qu'il n'y avoit point à Rome de ces ſortes de Prêtres. Les mots de *vaticinari*, & de *furor*, ne peuvent pas s'appliquer aux Romains. Parmy eux le Sacerdoce étoit exercé par des gens de diſtinction, incapables d'abuſer le peuple par des

preſtiges & de faux miracles. On ſçait que la Religion a ſervi de pretexte à beaucoup de fourberies ; mais ces fourberies avoient toûjours l'intereſt pour but ; & il n'eſt pas à préſumer que les plus honnêtes gens de Rome, qui avoient paſſé par les premieres Charges, vouluſſent retirer un gain ſordide & mediocre d'un employ dont ils ſe tenoient honorez, & qu'un homme par exemple qui avoit été Conſul fît le Charlatan pour gagner quelque piſtole.

Voluntas fingendi ac mentiendi eorum eſt qui opes appetunt, qui lucra deſiderant. *Lactant. de Falſ. Relig.*

Je ne dis pas cela ſans fondement, puiſque de tous les Prêtres de Rome il n'y avoit que les Augures qui ſe mêlaſſent de deviner, & par conſequent qui fuſſent en état de tromper le peuple par leurs prédictions & leurs entouſiaſmes. Or le College des Augures n'étoit preſque compoſé que de gens qui avoient été Conſuls; & avant qu'on fît part au peuple des premieres dignitez, il falloit être de Famille Patricienne pour être admis

dans ce College.

Outre cela il n'y avoit point d'entouſiaſme, point de fureur dans leur maniere de prédire. Ils jugeoient de l'avenir par le vol des oiſeaux, & d'autres évenemens purement caſuels, & ne ſuppoſoient dans eux-mêmes ni inſpiration ni eſprit prophetique. C'eſt à quoi, ſans doute, ne penſoit pas le Petrone moderne, quand il s'eſt laiſſé aller à ſon entouſiaſme.

Mais luy qui prend ſoin de nous faire connoître

Veienton, qui eſt un Acteur muet dans cette Comedie, pourquoi ne nous dit-il pas qui eſt Aſcilte? D'où vient qu'il ne nous apprend point comment il a fait connoiſſance avec Encolpius, & l'un & l'autre avec Giton? Ne devoit-il pas nous expliquer où, quand & comment Encolpius a tué ſon hôte? comment il s'eſt ſauvé de la compagnie des Gladiateurs, où il avoit été condamné de ſervir &c. Ces circonſtances ſont conſiderables, elles ſont impor-

tantes au dénouëment, & on ne doit pas les laiſſer ignorer au Lecteur. Nous en aurions trouvé ſans doute l'explication dans ce qui nous manque de Petrone. Cet Auteur avoit trop de netteté d'eſprit pour laiſſer ſans éclairciſſement, tant de choſes qui devoient embaraſſer ceux qui les liroient. Sa narration étoit ſuivie; il n'introduiſoit des perſonnages qu'aprés en avoir donné le caractere. Il ne laiſſoit rien qui pût cauſer la moindre obſcurité. Mais

malheureuſement la plus grande partie de ſon Livre eſt perduë, & le moderne qui a travaillé aprés lui n'ayant pas le plan de ſon Ouvrage, & étant d'un genie bien inferieur, n'a fait la pluſpart du tems que coudre des mots les uns aux autres, ſans s'inquieter beaucoup ni du ſens qui en reſulte, ni du rapport qu'ils doivent avoir avec ce qu'il a dit, & avec ce qu'il doit dire.

Il y a d'autres endroits où il peche par un defaut tout oppoſé. On

voit qu'il donne la torture à ſon eſprit pour trouver de la convenance avec ce qui precede, & avec ce qui ſuit. Sa gêne montre qu'il a eu une lacune à remplir. Ne voit-on pas par exemple qu'il ne fait aller Encolpius, Aſcilte & Giton à la maiſon de Lycurge, que pour donner l'intelligence de ce qui ſuivra; & que quand on parlera de Lycas, de Triphena & de Doris, ce ne ſoient plus des gens inconnus? Il faut cependant avoüer que le pré-

texte qu'il leur fait prendre pour aller à la Campagne, eſt aſſez bien inventé. La Ville, dit Aſcilte, n'eſt pas fertile en avantures dans l'été, la Campagne nous en four-
Pag. 14. nira davantage. *In æſtivis temporibus urbs ſterilis eſt rus erit fortunatius.* Quoi! il n'étoit pas plus probable qu'Encolpius fuyoit la Ville, de peur d'y être reconnu pour un aſſaſſin, un voleur, un homme déja condamné, qui s'eſt dérobé à ſon ſupplice, que de dire qu'il en veut

ſortir parce qu'elle eſt plus ſterile que le village. Ce n'eſt pas même Encolpius qui le propoſe, c'eſt Aſcilte qui le fait partir preſque malgré lui.

C'eſt dans les avantures de ce ſejour à la Campagne, & dans la maiſon de Lycurgé, où l'Auteur des Fragmens a mis le plus du ſien, & c'eſt auſſi ſans contredit ce qu'il y a de plus mauvais. Je ne ſçaurois m'empêcher de rire, quand je me figure Encolpius & Aſcilte précedez du jeune Giton,

chargé de leurs hardes, s'en aller à pied & comme en pelerinage au Château de Lycurge. Quand je ſonge que ſans dire pourquoi ni comment on y fait trouver le bon homme Lycas, qui ſelon toutes les apparences y avoit auſſi peu affaire que la coquette Triphena ; & quand je vois Lycurge, en homme de bon ſens, faire mourir de faim tous ces hôtes qu'il n'avoit point invitez. *Menſa Lycurgi frugalis ; mensâ ſiccâ & ſterili victitarat.* On y faiſoit

Pag. 15. & 24.

faiſoit tres-méchante chere; mais à cela prés, on s'y divertiſſoit fort bien. Bonne compagnie, converſation agreable; entre un brutal d'une avarice ſordide, un marchand qui n'a pas tout-à-fait le ſens commun, une coquette outrée, & trois écornifleurs. Voila preciſément ceux qui compoſoient cette aimable ſocieté.

Je n'ai garde de relever ici les ordures que l'Auteur des Fragmens a entaſſées en cet endroit, Dieu me préſerve d'y tou-

cher. Mais je puis dire avec verité, qu'il en ſçait en obſcenitez un peu plus que Petrone. Pour ne rien dire donc de ce qu'il y a contre les bonnes mœurs, & m'en tenir preciſément à ce qui choque le ſens commun, il me ſemble qu'Encolpius ayant commencé de parler dans une compagnie où il y avoit pluſieurs perſonnes à qui il adreſſe la parole devoit continuer de leur parler en pluriel, & ne pas les apoſtropher au ſingulier comme il fait dans la pa-

ge 15. *Scias oportet*, dit-il, *venerem nos omnes quamprimum conjunxiſſe.* Quoi! Encolpius qui avoit devant les yeux un nombre de perſonnes aſſemblées oublie qu'il y en a plus d'une, & aprés avoir dit *vobis narrare pollicitus ſum*, Page 1. il dit *ſcias oportet.* Si ce n'eſt pas un ſolœciſme, c'eſt un défaut de memoire qui n'eſt pas pardonnable.

Lycas, Encolpius, Giton & Triphena, qui ne trouvoient pas qu'on vêcut aſſez librement chez Lycur-

ge, quoi qu'ils s'y plongeaſſent tous également dans toutes ſortes de deſordres, prirent le parti de s'en aller à la maiſon de Lycas, où ils eſperoient d'être plus à leur aiſe, & comptoient ſans doute de faire meilleure chere. Ils y trouverent la belle Doris femme de Lycas, elle fut charmée d'Encolpius qui devint amoureux d'elle, & il leur arriva nombre d'avantures où je n'ai rien compris, ſi ce n'eſt que Doris, Encolpius, Lycas & Triphena

étoient au comble de leurs vœux, & je ne conçois pas pourquoi Giton & Encolpius reſolurent de s'enfuir. Ils le reſolurent pourtant, & accuſant d'ingratitude Lycas qui les avoit ſi-bien reçûs, chez qui ils avoient goûté des plaiſirs ſi doux, ils s'en allerent au bord de la mer, où dés le jour précedent le vaiſſeau de Lycas, conſacré à la Déeſſe Iſis s'étoit briſé contre des rochers. *Pridie enim ſacrum Iſidi navigium vicinis ſcopulis alliſerat.* Nos fugitifs qui

Page 18.

dés le point du jour étoient partis de la maiſon de Lycas, viennent au bord de la mer; ils entrent dans le vaiſſeau; ils y prennent non ſeulement les ornemens précieux de la Déeſſe Iſis, mais encore d'autres marchandiſes; ils deſcendent par une corde, & s'en vont chargez de leur larcin ſans être apperçûs des matelots.

J'avouë de bonne foi, que je ne comprens pas tout-à-fait comment un vaiſſeau, qui s'eſt briſé contre des rochers, peut

être en mer en moins d'un jour. J'ai donné la torture à mon esprit pour entendre ce que veulent dire ces mots, *vicinis scopulis allisérat* ; & aprés avoir bien rêvé, je me suis enfin déterminé à croire que le Petrone moderne a pris *allidere* pour aborder, & *scopuli* pour un Port, & que voulant dire que le vaisseau consacré à la Déesse Isis, avoit moüillé au Port. Il a dit qu'il s'étoit brisé contre des rochers. Il y a en effet beaucoup de rapport, & il est

aiſé de s'y méprendre.

Cependant il n'y a pas de mot moins équivoque qu'*allidere*, il veut dire briſer quelque choſe contre une autre : on ne l'a jamais pris dans une autre ſignification. Phedre dit quelque part :

Lib. 2. Fab. 6.

ut ſcopulum ſuper
Altis ab aſtris duram inlidat Corticem.

Lib. 3. de Bell. Civil.

Et Ceſar : *Ex magno remigum propugnatorumque numero pars ad ſcopulos alliſa interficeretur.* Il ſemble que l'Auteur ait voulu copier ce dernier paſſage, mais

mais malheureuſement il l'a pris à contre ſens, & a dit tout le contraire de ce qu'il vouloit dire.

Mais à quoy penſe Encolpius, quand racontant à Aſcilte ce qui lui étoit arrivé chez Lycas, il dit qu'il avoit été le joüet de l'amour, *amoris ludibrium fueramus*. J'ai bien oüi dire qu'un homme malheureux, étoit le joüet de la fortune; un amant rebutté, le joüet de l'amour; mais je trouve fort nouveau que celui qui avoit tout ce qu'il pouvoit Page 19.

deſirer, ſe plaigne de ſon ſort, & diſe qu'il a été joüé. Qu'avoit-il à ſouhaiter ? Tous ſes vœux étoient accomplis & au delà. Ou je me trompe, ou il ne ſortit de chez Lycas que parce qu'il étoit trop heureux, & qu'il avoit plus de bonnes fortunes qu'il n'en vouloit.

Page 20. Suivons toûjours nôtre Auteur. *Fuga noſtra latuit, donec Triphæna doriſque expergefactæ ſurrexerunt: nos enim ad earum ornamentum matutinum quotidiè urbaniſſimè aſſidebamus.* On

ignora nôtre retraite juſqu'au lever de Triphena & de Doris, qui s'apperçurent que nous n'étions pas à leur toilette comme nous avions de coûtume.

Ce paſſage ſeul eſt déciſif pour faire rejetter tous les nouveaux Fragmens, comme n'étans point de Petrone. L'Auteur y ſuppoſe que dés ce tems-là les femmes recevoient des hommes à leur toilette, comme elles en reçoivent aujourd'hui, & cependant il n'y a rien de plus faux: & il faut n'avoir pas la

moindre connoiſſance des manieres des Romains, pour leur attribuer un uſage tout-à-fait moderne, & qui n'eſt pas même univerſellement établi.

Il eſt conſtant qu'il n'y a pas un ſiècle que l'on a commencé de voir les femmes à leur toilette, & qu'on n'y voyoit d'abord que les Princeſſes. Comme elles ſont obligées de ſe montrer à leurs ſujets, elles ont bien voulu ſe rendre viſibles dans un temps où les autres femmes ne doivent pas l'être;

& elles ont deſtiné une partie de la matinée à recevoir les reſpects de leurs Courtiſans.

Ce qui n'étoit d'abord inſtitué que pour les Princeſſes, eſt deſcendu inſenſiblement juſqu'aux autres femmes, qui ſe font un merite de les copier, & qui exigent de ceux qui ſont au deſſous d'elles les mêmes devoirs, qu'elles ſont obligées de rendre aux Puiſſances.

Pendant un tems il n'y a eu que les femmes du premier rang qui ayent imité

les Princeſſes : mais enfin, comme perſonne ne peut ſe reſoudre à demeurer dans ſon état, on entend dire aujourd'hui aux plus minces Bourgeoiſes, *On m'eſt venu voir à ma Toilette.*

Voila ce qui a trompé l'Auteur des Fragmens. Il a oublié qu'il parloit de gens qui vivoient il y a plus de quinze ſiecles. Il a crû que le monde avoit toûjours vêcu de même maniere, & je ſuis ſurpris qu'il ne nous ait fait une petite deſcription du *Fal-*

bala de Doris, & de la *Steinkerke* de Triphena.

Je ſçai bien que le ſiecle où on croit que Petrone a écrit, étoit un ſiecle fort corrompu, & où les femmes ne gardoient gueres de meſures. Mais cela ne prouve rien, & l'on peut au contraire prouver aiſément, que même ſous les Empereurs qui ont regné aprés Neron, les femmes ne recevoient pas les viſites des hommes. Pline le Jeune dit, que ſa femme ſe trouvoit aux Aſſemblées qu'il tenoit chez lui,

pour reciter ſes Ouvrages à ſes Amis ; mais il remarque preciſément qu'elle étoit ſéparée du reſte de la Compagnie. *Diſcreta velo ſedet.*

Lib. 4. Epiſt. 19.

Il eſt donc vrai que jamais les Romaines n'ont reçu d'hommes à leur lever. Juvenal, qui fait une deſcription ſi exacte & ſi fine de la Toilette d'une femme, ne l'auroit pas oublié. Des hommes conſultant ſur la propreté d'un ajuſtement, valoient bien le conſeil de toutes les Femmes de Chambre

Sat. 6.

ſur une boucle de cheveux. Ce ridicule ne lui auroit pas échapé, & il n'auroit pas manqué de relever à celui qu'il vouloit détourner du mariage, le plaiſir que reſſent un homme qui revient en ſueur du Senat, de trouver à la Toilette de ſa femme un jeune homme bien fait & fort paré. C'auroit été un merveilleux attrait pour un Romain.

Quand même les femmes auroient reçû des hommes à leur Toilette, il ne ſeroit pas vrai-ſem-

blable qu'Encolpius eût été si assidu à celle de Doris. Lycas étoit jaloux, & il ne l'étoit pas sans raison. Ainsi c'eût été une étrange imprudence à Encolpius, de rendre tant de soins à une femme observée de prés par un mari jaloux, ou une sotte facilité à Lycas de souffrir qu'un dangereux rival vît de si prés une femme d'une vertu fort suspecte.

On peut même ajoûter, que l'Auteur dit des choses qui se détruisent d'elles-mêmes : car quoi

qu'il diſe, qu'Encolpius *Page 20.*
voyoit tous les jours Doris à ſa Toilette, il dit *Page 18.*
neanmoins que pour prévenir les funeſtes effets de la jalouſie de Lycas, Encolpius & Doris reſolurent d'éviter avec ſoin les occaſions de ſe voir en particulier.

Je paſſe par deſſus un grand nombre d'avantures, où, comme j'ai déja dit, il n'y a que des mots couſus enſemble, preſque toûjours ſans ſuite ni liaiſon, & je viens aux deux, ou plûtôt aux trois vols

d'Encolpius & de ſes Compagnons.

D'abord ces vols ne ſont rien, ou peu de choſe au fond de la narration; & on peut dire que l'Auteur les fait faire de gayeté de cœur, ſans la moindre neceſſité. En ſecond lieu, il y en a deux tout-à-fait impoſſibles. Eſt-il vrai-ſemblable que deux hommes aillent dans un Vaiſſeau, & que ſans être apperçûs des Matelots, qui les reçoivent & qui leur font honneur, ils deſcendent par une corde

chargez de beaucoup de marchandiſes? Mais ſuppoſons qu'ils ayent pû voler; comment emporteront-ils ce qu'ils ont pris? Ils ne ſont que deux, & ils ont pris des marchandiſes qui ſans doute, ne ſe mettent pas dans la poche.

L'autre vol a quelque choſe de plus ſurnaturel. Encolpius & Giton ſont enfermez dans une chambre entourée de gardes, qui répondent de leurs perſonnes. Aſcilte vient, trouve le ſecret d'entrer pen-

dant que les gardes ſont endormis, & met bas la cloiſon d'ais qui ſéparoit les priſonniers d'avec ceux qui les gardoient, & qui parmi ce bruit dormoient de bonne foi. Ce n'eſt pas tout, Encolpius vouloit tuer les gardes, Aſcilte y reſiſte; & aprés une aſſez longue conſultation, ils entrent dans un garde-meuble où ils s'accommodent de ce qu'il y avoit de meilleur, & partent enſuite ſans interrompre d'un moment le profond ſommeil de ces paiſibles

gardes. Joignez à cela qu'avant de venir, Aſcilte avoit pillé la maiſon de Lycurge.

Les voila donc chargez du butin de trois expeditions; ils ont pris les marchandiſes d'un vaiſſeau, pillé une maiſon, & volé un garde-meuble. Mais, où mettent-ils leur vol? Ils l'emportent, & l'emportent ſans mulet ni cheval, eux trois, & à pied. En verité ils ne peuvent avoir fait grand mal à Lycurge ni à Lycas; je ne ſçaurois plus les plaindre,

puiſqu'on ne leur a pris de marchandiſes & de meubles que ce qu'il en faut pour charger trois hommes à pied dans un aſſez long voyage, c'eſt à dire pour une fort petite ſomme, preſque pour rien. Peut on lire cet entaſſement d'avantures ridicules & impoſſibles, ſans avoir pitié d'un eſprit qui s'abandonne au torrent d'une imagination déréglée? On ne ſera plus ſurpris des Hipogrifes de l'Arioſte, on ne luy demandera plus où il a pris

tant

tant de chimeres?

Non ſeulement ces vols ne ſont rien au fond de la narration; mais ils y ſont encore preciſément contraires. Lycas, qui dans la ſuite trouve Encolpius, & qui lui fait mille reproches, ne lui parle point de vol: & il n'y a pas d'apparence que ſi Encolpius lui eût pris tant de choſes, & pillé un vaiſſeau & une maiſon, Lycas l'eût paſſé ſous ſilence, lui qui lui reprochoit avec tant d'aigreur des fautes bien plus legeres.

Mais il y a quelque choſe de plus fort. Dans ce même vaiſſeau qui a été pillé, Eumolpe repréſente à Lycas qu'Encolpius ne lui a jamais rien pris. *Si me hercules intervortiſſent pecuniam veſtram.* Eſt-il naturel que Lycas ne répondît rien à cette objection, lui qui ſe trouvoit alors dans le même endroit où on l'avoit volé? Ne ſemble-t-il pas que Petrone ait mis ce mot exprés, afin qu'on pût convaincre de fauſſeté celui qui s'aviſeroit de

lui attribuer tant de mauvaiſes choſes?

Je ſçai bien que dans la tempête Lycas prie Encolpius de rendre les ornemens de la Déeſſe Iſis; mais il ne dit pas un mot du vol de la maiſon ni de celui du vaiſſeau, & ce ſilence ſuffit pour montrer que tous ces épiſodes ont été mis tres-mal-à-propos pour remplir les vuides.

On peut remarquer en paſſant un trait admirable de l'eſprit de Lycurge, ou plûtôt de l'eſprit

de l'Auteur, qui lui fait prendre une fort ſotte précaution. Dans le deſſein de mettre Encolpius & Giton entre les mains de Lycas, il commence par les faire arrêter; il leur donne des gardes, & conſeille à Lycas d'aller chercher du ſecours pour les conduire en ſureté;

Page 22. *Lycæ perſuaſit ut auxilium iret quæſitum dum ipſe in villâ nos daret cuſtodiendos.* De quel ſecours avoit-on beſoin pour emmener un enfant, & un homme comme Encolpius, qui ſe

piquoit ſi peu de bravoure qu'il avouë lui-même qu'il ſe laiſſa deſarmer ſans reſiſtance : Et de plus ces mêmes gardes, que Lycurge venoit de donner aux priſonniers, étoient de mauvais garçons ; s'il leur faloit une eſcorte pour conduire ſûrement deux malheureux hors de défenſe, & qui n'avoient perſonne qui entrât dans leurs interêts.

On lit enſuite un tas d'incidens peu vrai-ſemblables & peu importans, qui ſe détruiſent d'eux-

mêmes. Je me contente de remarquer deux choſes ; la premiere, que celui qui a travaillé aux Fragmens a décidé ſans fondement, que la Ville dont parle Petrone étoit celle de Naples ; & l'autre, qu'il s'eſt ſervi fort improprement du mot de *Urbs*.

Comme ce que nous avons de Petrone eſt ſi défectueux, que la narration ſe trouve interrompuë en beaucoup d'endroits ; & qu'il y a ſi peu de ſuite, qu'on ne ſçait

pas même dans quelle Ville ſe paſſe la plus grande partie des avantures d'Encolpius, chacun a donné là deſſus ſes conjectures. Lipſe a crû que la Ville dont vouloit parler Petrone étoit celle de Naples; parce, dit-il, qu'Encolpius dit quelque part : *Mendicus, exul in diverſorio Græcæ urbis jacerem.* Page 141. Or, continuë-t-il, on appelloit particulierement Naples du nom de Ville Greque; ce qui paroît par un paſſage de Tacite, *Neapolim quaſi urbem* Lib. 15. Ann.

Græcam delegit.

Voila donc la raiſon qu'a eu l'Auteur des Fragmens, de décider que la Scene de cette Comedie étoit à Naples. Mais il n'a pas fait reflexion que ce que dit Lipſe n'eſt qu'une conjecture, peut-être aſſez mal fondée, & qu'il eſt toûjours certain que ce qu'il dit de Naples peut s'attribuer à un grand nombre d'autres Villes de cette partie de l'Italie, qu'on appelloit *Magna Græcia.* Pyrrus, par exemple, ne porta la guerre en

en Italie, que pour vanger les Tarentins; il regardoit leur Ville *quasi semi Græcam.* *Flor. lib. 1. cap. 18.*

A l'égard du mot de *Urbs*, dont il se sert pour désigner Naples; cette faute est si grossiere, qu'il n'y a personne qui ne la sente. Tout le monde sçait la difference que les Romains mettoient entre *Urbem*, *Civitatem*, & *Oppidum*; cela ne merite pas d'être expliqué. *Page 26.*

Dans la Page 33, il attribuë aux Anciens un usage que je crois bien moderne.

Il dit qu'auſſi-tôt qu'ils furent arrivez dans la Ville, un homme vint de la part du Preteur prendre leur nom, pour le mettre dans les Regiſtres publics. L'Auteur des Fragmens a bien l'air d'avoir copié là dedans le Clerc du Commiſſaire. Je doute fort qu'on fît en ce tems-là, dans aucune Ville d'Italie, ce qu'on ne fait à preſent même nulle part qu'à Paris. Je n'ai jamais lû rien de ſemblable, & je ne crois pas les nouveaux Fragmens d'une aſſez gran-

de autorité, pour pouvoir être le fondement d'une conjecture raiſonnable.

Quand j'ai dit que les Avantures des Fragmens tenoient beaucoup des Hipogrifes & des Enchantemens, je ne me ſuis pas trompé ; & voici un endroit qui ſemble en être tiré.

Quartilla, qui étoit une femme débauchée, fait enlever Encolpius, Aſcilte & Giton par des gens inconnus, & les fait tranſporter dans un magnifique Palais. *Paulò poſt nos* *Pag.* 39.

invadi ab ignotis, & in Palatium ſuperbiſſimum transferri juſſit. Ne retrouve-t-on pas là dedans l'Iſle d'Alcine, ou le Palais d'Armide? Et ſi Encolpius étoit moins poltron, ne le prendroit-on pas pour un Roger ou pour un Renaud? Mais pourquoi cet enlevement? La conduite que Quartilla avoit tenuë dans l'Hôtellerie, & les libertez qu'elle s'y étoit données, marquent aſſez qu'elle n'avoit que faire d'un lieu plus particulier & dont elle fut la maî-

treſſe. Et outre cela, ne faloit-il pas qu'elle fût d'un goût bien particulier pour approcher d'elle Encolpius aprés l'outrage qu'elle en avoit reçû, & qui, au ſentiment de Petrone même, eſt le plus ſenſible pour une femme de ce caractere. *Ex quâ horâ injuriam accepit apud ſe non eſt*, dit le veritable Petrone, en parlant d'une femme de la trempe de Quartilla, qui neanmoins ne punit Encolpius de lui avoir fait un affront qui ne ſe pardonne pas, qu'en

le faiſant porter dans un lieu écarté, où elle pouvoit le voir plus à ſon aiſe.

Cependant Encolpius, qui ne s'accommodoit pas de cet enlevement, trouva avec ſes compagnons le moyen de ſortir du Palais où ils étoient enfermez; mais ce ne fut qu'aprés y avoir eſſuyé bien des Avantures. Le lendemain ſe promenant avec Aſcilte, ils rencontrerent deux de ceux qui les avoient enlevez; ils les attaquerent, en tuerent un,

Page 48.

& mirent l'autre en fuite. Celui qui a fait les Fragmens ne connoiſſoit pas le caractere que Petrone donne à Encolpius, c'étoit un poltron parfait, & on en fait ici un homme de cœur, qui l'épée à la main preſſe vivement celui qui ſe battoit contre lui. *Mihi alterum urgenti præſtò fuit.* Pour être convaincu qu'Encolpius étoit un poltron, il n'y a qu'à lire l'endroit où il ne fit pas même ſemblant de ſe mettre en défenſe contre le ſoldat qui le deſarma

comme un malheureux. On le voit dans la Page 142.

C'eſt neanmoins un des premiers préceptes, que dans les narrations fabuleuſes, il faut toûjours conſerver le caractere qu'on a donné à chaque perſonnage. C'eſt une tres-grande faute que de changer ainſi les rôlles, & de faire un homme de cœur d'un poltron, de Soſie un Heros.

Hor. de art. Poët.

ſervetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

C'eſt bien prophaner le mot de *Vertu*, que de le mettre dans la bouche d'Eumolpe, pour exhorter Giton & Encolpius à vivre comme lui. *Virtute præditi felices eſſe poteſtis.* Cependant il ne faut qu'avoir lû l'Hiſtoire qu'il raconte à Encolpius, pour voir de quelle étrange ſorte de vertu cet homme pouvoit ſe vanter.

Pag. 173.

Page 146.

Ce que je trouve de fort plaiſant, c'eſt qu'Encolpius, qui dans tout l'Ouvrage fait le recit & le fait ſous ſon nom, ne

ſonge plus que c'eſt lui-même qui parle, & qu'au lieu de dire *Eumolpus tum meis, tum Gitonis ærumnis*, il dit *tum Encolpii, tum Gitonis ærumnis*. Il faut que ſa douleur lui ait fait tourner la tête, & je n'ai jamais vû que *la Couture* qui parlât de lui-même en troiſiéme perſonne.

Mais on ne ſera pas ſurpris de cette faute de jugement, ſi on conſidere que ce même Encolpius, qui dans la Page 15. a dit à tant de gens qui l'écoutoient *Scias oportet*,

leur repete à peu prés la même choſe Page 208, & les apoſtrophe encore au ſingulier. *Sciés*, dit-il, en s'adreſſant aux mêmes perſonnes à qui il va dire *Scitote* dans la Page 288. Pour moi je croi qu'il y a là deſſous quelque jeu de mots, & que c'eſt à deſſein qu'il promene ainſi irregulierement le verbe *Scio* pour tous les nombres & toutes les modes.

Ce qu'il dit de la Prêtreſſe de Priape, n'eſt gueres mieux penſé. Elle étoit, dit-il, ſi pauvre,

qu'on remarquoit ſa pauvreté dans les moindres
Page 268. choſes. *Hujus virtutis ita ſectatrix videbatur ut apud eam eluceret in minimis.* Je ſçai bien qu'on dit de la propreté, qu'elle ſe fait ſentir juſques dans les moindres choſes, & qu'on s'apperçoit du bon goût d'une perſonne, dans ce qui eſt quelquefois le moins conſiderable. Mais il n'en eſt pas de même de la pauvreté, elle paroît toûjours *in minimis*, & on n'eſt pauvre que faute d'avoir des choſes

de grand prix.

Pour ce qui eſt de la Lamentation d'Encolpius, je ne croi pas qu'on puiſſe la voir ſans rire. Il ſe plaint de l'Amour & de la Fortune, qui ont réuni leurs forces pour le perſecuter ; mais cela d'une maniere ſi fade, qu'il fait un effet contraire à celui qu'il ſe propoſe. Il eſt beau d'entendre un homme qui rebutte les bonnes fortunes, ſe plaindre des rigueurs de l'amour ; & un ſcelerat qui s'eſt ſauvé vingt fois du

dernier ſupplice, & qui ſe trouve en ſûreté menant la vie du monde la plus agreable, accuſer la fortune d'injuſtice. Il y avoit une lacune à remplir, & celui qui l'a entrepris n'avoit rien de mieux à nous dire.

Que ne nous expliquoit-il plûtôt comment Chryſis, cette fiere Soubrette, qui regardoit Encolpius de ſi haut, qui ne pouvoit entendre parler d'un homme de ſa trempe, s'eſt abaiſſée juſqu'à lui faire des avances ? Pourquoi

celle qui disoit tout à l'heure, qu'il lui faloit au moins des Chevaliers Romains, *numquam nisi in equestribus sedeo*, a-t-elle si fort changé de langage, puisqu'Encolpius n'a pas changé de condition? Il faloit pour le moins nous apprendre, si dans la premiere entrevuë Chrysis dissimuloit, ou si elle parloit sincerement. Depuis, quand elle aimoit Polyenos, si elle avoit appris quelque chose de sa veritable condition, & pourquoi elle ne redoutoit plus

le nom & l'exterieur d'un eſclave.

Tout cela n'étoit pas difficile. Au lieu de tant de froides digreſſions l'Auteur des Fragmens pouvoit bien faire un recit ſuivi, où il auroit mis ce qu'il auroit voulu. Il avoit une belle carriere. Tout étoit de miſe, pourvû qu'il y eût de la vrai ſemblance & de la ſuite; mais il n'en avoit pas davantage à dire, & il ſe ſentoit épuiſé.

C'eſt pour cela qu'il ſe hâte ſi fort, qu'il ne ſe donne

donne pas même la peine de finir. Car je n'appelle pas finir, que de faire ſans nulle raiſon perir le pauvre Eumolpe d'une façon tragique, ſans nous dire ce que devinrent Encolpius & Giton. Il faudroit même regulierement que nous ſçûſſions ce qu'eſt devenuë Triphena. Il eſt vrai qu'elle étoit exilée, & qu'on devoit la conduire à Tarente; mais comme le vaiſſeau a fait naufrage en route, on devroit nous avoir dit ſi elle s'étoit ſauvée, ou ſi elle

avoit peri ; ſi elle avoit quitté Eumolpe & ſa compagnie, ou ſi elle étoit de la Comedie qu'on joüoit à Crotone.

Mais ſans parler de Triphena, Encolpius lui-même, qui eſt ici l'Acteur principal, qui fait le recit de ſes Avantures, que devint-il au ſortir de Crotone ? alla-t-il tout droit à Rome ? Pourquoi ne le pas dire ? Et d'ailleurs, quelle apparence que cet homme, qui ne faiſoit pas un pas qu'il ne lui arrivât quelque choſe d'ex-

traordinaire, ſoit allé droit à Rome ſe mêler parmi d'honnêtes Gens, & des Senateurs, ſans qu'il lui arrivât rien de memorable? Car il faut remarquer que c'étoient des Gens de diſtinction qui compoſoient l'Aſſemblée où Encolpius raconte ſon hiſtoire, & qu'il parle immediatement aprés Fabricius Veienton, Senateur de grand crédit.

Je ſçai bien que tout le monde n'approuvera pas cette metode, de mêler des perſonnages ſuppoſez

avec de veritables, & de mettre Encolpius, qui n'a jamais été avec Veienton, qui faiſoit parler de lui dans ce tems-là. Mais comme j'ai déja dit, l'Auteur des Fragmens ne ſe pique pas de garder la vrai-ſemblance dans ce qu'il avance, & quoi qu'il n'ait trouvé le nom d'Encolpius dans aucun Hiſtorien, comme il a trouvé celui de Veienton dans Tacite, il ſe perſuade peut-être qu'ils ont auſſi-bien exiſté l'un que l'autre.

De plus Encolpius, à qui Chryſis fait part des mauvaiſes intentions des Crotoniates, pouvoit auſſi-bien en avertir Eumolpe que Giton, & ne pas laiſſer perir malheureuſement ce pauvre vieillard, qui lui avoit rendu de ſi bons ſervices dans le vaiſſeau de Lycas.

Mais que veut dire l'Auteur des Fragmens, quand il nous conte que les Crotoniates firent mourir Eumolpe à la maniere des Marſeillois, *Maſſiliotico more?* Il eſt vrai, ſui-

vant ce que dit Petrone en cet endroit, que quand les Marſeillois voyoient la peſte dans leur Pays, ils nourriſſoient un pauvre pendant un an, & lui faiſoient faire bonne chere aux dépens du Public. Au bout de ce tems ils le conduiſoient au ſupplice, en le chargeant d'imprécations.

Quel rapport tout cela a-t-il avec Eumolpe, qui avoit dupé les Crotoniates? Chez les Marſeillois un homme s'offroit à mourir pour le Public, on ne

l'y contraignoit point, *unus ſe ex pauperibus offerebat.* Or il eſt certain qu'Eumolpe aimoit trop la vie, pour vouloir rendre à qui que ce fût un ſervice qui lui auroit coûté ſi cher. Les Marſeillois ne ſe portoient à cette extremité qu'en tems de peſte, & il n'y en avoit point à Crotone; ainſi il n'y a pas d'apparence qu'on ait voulu s'y ſervir d'un remede qui n'y étoit point en uſage, & dont les autres peuples ne ſe ſervoient que contre la peſte.

Il n'y a donc pas de vrai ſemblance, que le veritable Petrone dénoüât de cette maniere : & cela eſt d'autant moins probable, que cette concluſion eſt un peu trop lugubre pour les Avantures qui ſont rapportées dans le reſte de l'Ouvrage. C'eſt un vrai dénouëment de Tragedie, & cependant tout le reſte eſt ſi Comique, que pluſieurs Auteurs appellent la Satyre de Petrone une Comedie, ils le mettent au nombre des Poëtes Comiques.

Une

Une derniere preuve, mais convaincante que ce qu'on prétend avoir été trouvé à Belgrade n'eſt point de Petrone, c'eſt que ſi nous avions tout ſon Ouvrage, comme on le ſuppoſe, nous y retrouverions ce qui a été cité par les anciens Auteurs. Nous y verrions le *non bene ſemper olet, qui bene ſemper olet* cité par ſaint Jerôme. Nous y verrions ces mots rapportez par Iſidore, *Quid eſt judicis dolus, nimirum ubi aliquid factum eſt quod legi dolet.*

Epiſt. ad Demetr.

Lib. 5. Ethym. cap. 37.

Nous y verrions ce vers que Fulgence attribuë à Petrone :

Lib. 1. Myth.

Primus in orbe Deos fecit timor.

En un mot, nous y trouverions tous ces Fragmens citez en tant de differens Livres ; Nous en connoîtrions la ſuite, la liaiſon, le rapport avec le fond de la narration. Cependant il n'y en a pas un mot dans le nouveau Petrone : & bien loin de cela, on en a retranché beaucoup de choſes qui ſe trouvent dans toutes les autres Editions.

Voila qui ſuffiroit pour montrer que les nouveaux Fragmens ne ſont point de Petrone ; mais on peut dire que les fautes qu'on vient de remarquer ne ſont pas comparables, à celles qui ſe trouvent dans le ſtyle & dans les expreſſions.

Il n'y a point au College de mediocre Rhetoricien, qui ne donnât tout un autre tour à ſon Latin, & qui n'évitât les Barbariſmes ſans nombre, où tombe le Petrone moderne. Il faut qu'il ait eu

une prodigieuſe demangeaiſon d'écrire, pour s'engager à parler une Langue dont il ne poſſede les principes que tres-imparfaitement, & d'achever un Ouvrage auquel tant d'habiles Gens n'avoient oſé toucher. On va marquer quelques-unes des fautes les plus groſſieres qui ſe trouvent dans les expreſſions, afin qu'on juge ſi ce ſont des façons de parler d'un Romain ou d'un Barbare.

On trouve dés la Page 2 une faute qui ne ſe par-

donne pas au College. C'eſt dans l'endroit où il parle des Prêtres, qui dans leurs entouſiaſmes publient hardiment des myſteres qu'ils ne connoiſſent pas eux-mêmes. *Qui myſteria illis ſæpe ignota audaćter publicant.* Il eſt conſtant que ce mot *illis*, qui eſt le mot *leur* François, ſe rapporte au Nominatif *qui* ou *Sacerdotes:* or c'eſt une regle de Grammaire, qui n'eſt ignorée que de l'Auteur des Fragmens, que toutes les fois que le mot *leur* ſe

ſe rapporte au Nominatif du Verbe, on doit l'exprimer par le Pronom *ſe*, & non pas par *ille*.

Je crois qu'on ne doute pas que le mot *leur* ne ſe rapporte ici qu'au Nominatif du Verbe, puiſque l'Auteur ne peut vouloir dire autre choſe ſinon, que les Prêtres avoient l'effronterie de publier avec aſſûrance des choſes où ils n'entendoient rien eux-mêmes. Que ſi pour ſauver un ſolœciſme l'Auteur vouloit donner dans le galimatias, & qu'il

vint nous dire que c'étoit ceux à qui on parloit des myſteres qui ne les entendoient pas; on lui répondra que cela ne ſignifie rien, & qu'il eſt encore plus blâmable de ſe ſervir d'une fauſſe penſée, que d'une mauvaiſe expreſſion. Il ne peut éviter le ſolœciſme ou le galimatias: on lui permet de ſe déclarer pour celui des deux qui ſera le plus de ſon goût.

Mais, à parler ſérieuſement, peut-on douter qu'il n'ait voulu dire pre-

ciſément, que les Prêtres publioient des myſteres dont ils n'avoient eux-mêmes aucune connoiſſance? Que voudroit-il dire autrement? Quelle merveille, que les Prêtres explicaſſent au Peuple des myſteres que ce Peuple n'entendoit pas! C'eſt comme ſi on diſoit, que l'Auteur des Fragmens a voulu nous donner Petrone, que nous n'entendons point; au lieu de dire, qu'il a voulu remplir les lacunes de cet Auteur, qu'il n'a jamais entendu.

Dans la Page 4, il y a deux mots que je n'avois jamais vûs enſemble, *tam* & *diligentius*. Je croi que voila la premiere fois qu'on a joint cet adverbe à un comparatif. J'entendrois bien ce que veut dire *tam diligenter*, ſi diligemment ; mais j'avouë de bonne foi que je n'ai jamais oüi dire, Si plus diligemment, *tam diligentius*. L'Auteur m'entendroit-il, ſi voulant lui dire qu'il écrit ſi purement, je lui diſois *tam purius ſcribis* ? Au moins eſt-il cer-

tain que ſi *tam* pouvoit ſe joindre avec un comparatif, il faudroit qu'il fût ſuivi d'un *ut:* & c'eſt ce qui ne ſe trouve point ici.

Je ne comprens rien dans les trois lignes ſuivantes. *Non paſſus eſt me diutius declamare in Porticu quem in Scholâ ſudaverat.* Il y a *quam* dans toutes les autres Editions, & je ne ferois pas là-deſſus un procés à Mr N. s'il n'avoit pris ſoin de faire l'Avertiſſement Latin, où le Libraire nous aſſûre en ſi

beaux termes, que nous ne trouverons point de fautes d'impreſſion dans ſon Livre. Cela me fait croire qu'on a mis *quem* de deſſein premedité. Que n'ajoûtoit-on en même-temps un Commentaire, pour expliquer ce qu'on a voulu dire par là.

Les Verbes *ſilere* & *tacere*, dont on ſe ſert activement dans les Pages 14 & 20, ne ſe trouvent gueres en ce ſens-là dans les bons Auteurs. *Silere* eſt un Verbe neutre, qui ſignifie preciſément Garder

le ſilence, ne dire mot, & tout le regime qu'on pourroit lui donner, ce ſeroit l'Ablatif avec la prépoſition *de*, *ſilere de aliquo*. Je ſuis bien ſûr outre cela, que jamais Petrone n'auroit dit *ſilere ictus*, taire des coups. Cette expreſſion eſt trop éloignée, non ſeulement du genie de la langue Latine, mais de tous les idiomes du monde. Je ne connois perſonne qui fût aſſez hardi pour ſe ſervir de ce terme là en François, & cependant nôtre

Langue eſt ſur ces ſortes de choſes moins ſcrupuleuſe que la Latine; nous avons bien des Verbes actifs, qui dans le Latin n'ont qu'une ſignification neutre.

Le mot *irrideo* ſe trouve dans la Page 14, dans un ſens tout contraire à ſa ſignification naturelle. Encolpius veut dire, qu'afin de ne pas ſe broüiller avec Aſcilte, il ſe mit à rire de ſon Avanture: & pour dire une choſe ſi aiſée à expliquer, il ſe ſert de *caſum irrideo.* Cepen-

dant ce Verbe veut dire *railler*, & ne ſe peut dire que des perſonnes. On ne dit point railler une avanture, comme on dit railler quelqu'un.

Comme Rome étoit la Capitale de l'Univers, & pour ainſi dire la Ville par excellence, le mot *Urbs*, quand il n'eſt pas déterminé par un nom propre, ne peut s'attribuer qu'à cette premiere Ville du monde. Si c'étoit une choſe ignorée de quelqu'un, on en rapporteroit un nombre infini d'exemples,

dont les bons Livres ſont remplis. Cependant il n'a pas plû à l'Auteur des Fragmens d'obſerver une regle ſi generale; & il s'eſt ſervi cinq ou ſix fois du mot *Urbs* pour ſignifier Naples, ou quelqu'autre Colonie Romaine. *Page 14. & 26.*

Eſt-il à préſumer que Petrone ignorât les manieres les plus connuës de ſon tems? qu'un Romain fût aſſez peu jaloux de la gloire de Rome, pour la confondre avec de ſimples Colonies? Ou plûtôt, ne découvre-t-on pas là

dedans le caractere d'un moderne, qui ſe figure que toutes Villes ſont Villes, & qu'il n'y a de la difference que du plus au moins? Ne pourroit-on pas lui faire dire avec juſtice, ce que dit ce Berger de Virgile, qui ne mettoit entre les grandes & les petites Villes d'autre difference, que celle qui ſe trouve entre les petits & les grands chiens, entre les chévres & leurs petits?

Virg. Ecl. 1. *Sic canibus catulos ſimiles, ſic matribus hœdos*
Noram,

Noram, ſic parvis componere magna ſolebam.

L'Auteur des Fragmens n'a pas mieux connu les uſages des Romains, quand il a pris le mot de *Caſtellum* pour une Maiſon de Campagne, trompé ſans doute parce qu'il a entendu dire aux Gentils-hommes de campagne, Mon Château, pour dire ma Maiſon. Il devroit ſçavoir que *Caſtellum* veut dire une Place forte, un Fort, une Citadelle; & que les Romains ne ſe ſont jamais ſervis de

ce terme pour désigner une Maison à la campagne. Ils appelloient ordinairement leurs Terres du nom des Villes les plus proches, comme *Cumanum*, *Tusculanum*, *Laurentinum*: ou bien ils employoient simplement le mot de *Villa*.

Je ne sçai pas qui étoit Lycurge, il n'a pas plû au Petrone moderne de nous l'apprendre; mais je suis sûr que cet homme à Château n'étoit pas plus grand Seigneur que Ciceron, qui n'appelle jamais ses

Maisons du nom de *Castellum*, comme on le voit dans ses Lettres. Il n'étoit pas de meilleure Maison que l'Empereur Tibere, de qui Phedre nous dit :

Cæsar Tiberius cum petens Neapolim,
In Misenensem Villam venisset suam. *Phedr. lib. 2. Fab. 5.*

En un mot, il devoit avoir autant de modestie que tous les autres Romains.

Je l'ai déja dit, l'erreur de l'Auteur des Fragmens vient de ce qu'il entend appeller Châteaux la plû-

part des Maiſons qui ſont à la campagne. Il ne ſçait pas qu'autrefois les Gentils-hommes alloient rarement à la Cour, & que dans les Provinces ils logeoient dans des Maiſons fortes, de veritables Châteaux, & que c'eſt de là que nous vient ce mot, qui eſt reſté en uſage, quoi que la choſe qu'il ſignifie ſoit entierement abolie.

Je ne ſçai ſi on a jamais lû, dans un Auteur Latin, *Scias oportet?* J'en ai parlé ailleurs; mais il

Page 15.

me ſemble que cette phraſe eſt toute Françoiſe, *Scias oportet*, il faut que vous ſçachiez.

Accepta propoſitione n'eſt pas plus Latin ; c'eſt une façon de parler de nôtre Langue, faire une propoſition, recevoir une propoſition. On me feroit plaiſir de me montrer dans quelque bon Livre, *Accipere propoſitionem*. Page 16.

Tout cela n'eſt rien, en comparaiſon de l'adverbe *gratioſè* pris à contre ſens. Pour dire qu'Encolpius reçut Lycas d'une manie-

re plus gracieuſe, plus agreablement; il ſe ſert du
Page 17. mot *gratioſius illum accepi.* Et dans un autre endroit, il fait dire à Eumolpe,
Page 173. *gratioſe accipiemur.* Le ſon des mots convient aſſez bien, *gratioſe*, gracieuſement. Il n'y a plus qu'à voir ſi le ſens s'accordera. Or je mets en fait qu'on ne peut me montrer que *gratioſe*, veüille dire autre choſe que, par faveur. Il vient de *gratia*, grace, faveur: Et ainſi c'eſt le prendre tres mal que de s'en ſervir pour dire, a-

greablement. Il n'eſt d'uſage qu'au ſens, où il eſt pris dans une Loi du Digeſte, où on dit que ſi un Tuteur n'a pas fait les choſes par argent ou par faveur, mais par ignorance, il ne doit être tenu que d'une certaine peine. *Quod ſi neque ſordide, neque gratioſe, ſed non bonam conditionem elegerint L. ſi tutor, D. de adminiſt. tut.*

Que dira-t-on de ces manieres de parler toutes Françoiſes, & qu'on n'a jamais vûës ailleurs? *Incre-*

dibilis fuit Lycæ lætitia; *acceleravit discessum*, Page 16. *Gito ei serviebat toto pectore*, Page 17. *Triphænam è corde meo statim expulerit*, Ibid. *Usque ad reditum*, Page 22. *Impediebat frequentia ne observaremur*, Page 25. *Sed perquisitio quæ de nobis fiebat*, Page 28. *Nos comitatu semper honorarent*, Page 19. *Formavi consilium*, Page 18. *Ad sciendum quid esset*, Page 33. *Declaravi mentem quæ multum placuit*, Page 47. Tout cela ne fait-il pas bien voir que

que c'eſt un François qui a travaillé aux Fragmens, & que ce qu'on dit de Belgrade n'eſt qu'une fable dont on a voulu leurrer le Public. Il n'eſt plus beſoin de diſputer ſur la patrie de Petrone, je le reconnois à ſon langage; il eſt François. Je parle du Petrone moderne; car pour l'ancien la pureté & la nobleſſe de ſon ſtyle empêchent qu'on puiſſe le méconnoître. On n'a garde de le confondre avec celui qui a voulu prendre ſon nom.

Voici une conſtruction bien nette. *Iter faciens incaſſum Aſciltos, Lycurgi animum tentat effrangere*, Page 22. Sur quoi tombe *incaſſum* ? eſt-ce ſur *faciens* ou ſur *tentat*, ou ſur tous les deux enſemble ? Je crois neanmoins entrevoir ce qu'il veut dire : & c'eſt ſans doute qu'en chemin faiſant, Aſcilte ne fit que de vains efforts pour adoucir Lycurge. Mais il faut le deviner, il ne le dit point : & outre cela, le mot d'*iter faciens*, en chemin faiſant, eſt-il du

bel uſage? C'eſt un terme tout François, & on n'a jamais dit, *Facere iter* dans ce ſens là.

Dans la Page 23 il dit qu'Aſcilte les conduiſit, *in receſſum ſuppellectarium*; c'eſt ſans doute un garde-meuble qu'il veut dire. Mais où a-t-il vû cet adjectif, *ſupellectarius*? D'où le forme-t-il? Si c'eſt de *ſuppellex* ou de *ſupellectile*, il y aura quelque ſyllabe de manque. Il y a outre cela là dedans quelque choſe d'aſſez plaiſant: car en réduiſant Aſcilte &

Encolpius à voler, *ſupellectilia*, il les réduit à ne pouvoir prendre que des chaiſes, des tables, des lits, des bancs, & d'autres gros meubles. C'eſt preciſément ce que veut dire *ſupellex*, un meuble meublant, qui ſelon le Juriſconſulte *D. de ſupellectili legatâ* n'eſt, ni or, ni argent, ni habits, &c. Il faiſoit beau voir, Aſcilte, Encolpius & Giton paſſer au travers d'une foule de Gardes, chargez de ces ſortes de meubles, de ſi bonne défaite, & d'un

transport si facile.

On trouve dans la Page 25 le mot de *mapalia dein, secundùm mapalia in sylvam proximam effugimus.* Ce mot signifie les hutes dont se servoient les Bergers d'Afrique pour garder leurs troupeaux. C'étoient de petites loges portatives, dont Virgile nous fait la description dans le troisiéme Livre des Georgiques :

omnia secum *Virg lib. 3. G. org.*
Armentarius afer agit, tectumque laremque
Armaque Amyclæumque canem.

Or je voudrois bien demander au Petrone moderne où il a trouvé que ces hutes fussent connuës en Italie? Virgile lui-même ne prétend pas qu'elles fussent d'usage que parmi les Bergers de Libye.

Quid tibi Pastores Libyæ, quid pascua versu
Prosequar, & raris habitata mapalia tectis.

Je sçai bien qu'il n'y a pas d'impossibilité que cet usage se soit établi parmi les Romains, comme il

l'étoit en Libye, & comme il l'eſt encore dans quelques endroits, mais je n'en vois point de preuve; & il faudroit bien des autoritez, comme celle du nouveau Petrone, pour faire une opinion probable en fait d'érudition. Il ne paſſera de long-tems pour un Auteur grave.

Page 27. *Ad viam regiam me conduxit*; il veut dire ſans doute *le grand chemin.* Mais ſonge-t-il combien le nom de Roy, & de tout ce qui le concernoit, étoit odieux chez

les Romains. Il étoit à un tel point, que les Empereurs qui avoient la puiſſance abſoluë n'oſerent jamais le prendre, & ſe contenterent de celui d'Empereur, qui étoit beaucoup plus modeſte. Eſt-il donc à préſumer, que ceux qui avoient tant d'antipatie pour tout ce qui regardoit la Royauté, ſe ſerviſſent de termes, qui non ſeulement rappelloient l'idée des Rois dont on ne vouloit plus entendre parler, mais marquoient encore en quel-

que façon cette autorité, dont on ſouhaitoit d'abolir le ſouvenir.

Page 33, *De illorum patriâ & occupatione inquirere.* Je ſouhaiterois fort qu'on me fît voir dans un bon Livre, le mot *occupatio*, pour marquer l'emploi, l'occupation d'un homme. C'eſt un mot François qu'on a voulu traveſtir, mais dont le moindre Ecolier ne ſe ſerviroit pas.

Page 49, *Qui pilâ ſparſivâ exercebatur.* Je ſuis en peine de ſçavoir comment

l'Auteur des Fragmens s'accordera avec lui-même ? Il adopte le Fragment de Trau, il le croit ſi peu ſuſpect, qu'il ne le met pas même en italique : & cependant voici un endroit où il ſemble avoir changé de ſentiment. Dans le Fragment de Trau on lit *pilâ praſinâ*, & nous trouvons dans ceux-ci *pilâ ſparſivâ*. L'un ou l'autre eſt mal : & il eſt certain que Petrone n'avoit pas mis *praſina* & *ſparſiva* tout enſemble. Que cela découvre bien

l'impoſture de celui qui a fait le Petrone de Belgrade ! Il n'a pas eu aſſez de jugement pour voir qu'admettant une fois le Fragment de Trau, il faloit l'admettre dans toutes ſes parties, le copier mot à mot, & ſans aucune difference.

Que s'il étoit neceſſaire de prouver que *praſina* vaut mieux que *ſparſiva*, cela ne ſeroit pas bien difficile. D'abord *ſparſiva* ne veut rien dire, & cet adjectif ne ſe trouve dans aucun bon Auteur. Au lieu que *praſina* ſignifie *verd*,

& veut dire non ſeulement que Trimalion joüoit avec une balle verte ; mais cela marque encore qu'il étoit de la faction qui portoit cette couleur.

Tout le monde ſçait que dans les jeux & les ſpectacles il y avoit quatre factions, qu'on appelloit *Praſina*, *Veneta*, *Rufata*, & *Albata* ; chacune avoit ſes couleurs differentes, elle avoit ſes partiſans. Suetone dit de Caligula, qu'il étoit ſi fort attaché à la faction *Praſina*, que ſouvent il ſoupoit avec

avec les joüeurs, & demeuroit long-tems avec eux. *Ita addictus erat prasinæ factioni & deditus ut cœnaret in stabulo & maneret.*

Petrone veut donc dire en cet endroit, que Trimalcion joüoit avec une balle pareille à celles dont joüoient ceux qui étoient de la faction *Prasina*, & par là il lui donne un nouveau ridicule. Car comme cette faction & la *Veneta* étoient les plus considerables, & celles qui partageoient les plus grands

Seigneurs & les Empereurs eux-mêmes, cela fait voir que Trimalcion, qui vouloit faire l'homme d'importance, prenoit parti avec eux, & ſe déclaroit dans toutes les occaſions pour la faction dont il étoit.

L'Auteur des Fragmens n'a pas mieux réuſſi dans les autres changemens, & dans toutes les additions qu'il s'eſt aviſé de faire à l'ancien texte de Petrone. On avoit lû juſqu'à preſent dans l'hiſtoire de la Matrône d'Epheſe, *Nemo*

invitus audit cum cogitur, aut cibum ſumere, aut vivere. On avoit crû qu'on ne pouvoit pas donner un meilleur tour à cette penſée; mais le Petrone moderne vient nous reveler qu'il faut mettre *obedit.* Page 203. Belle correction? & bien digne ſans doute d'un homme qui ne ſçait pas aſſez de Latin pour ſe garentir des ſolœciſmes. Eſt-il poſſible qu'il n'ait pas ſenti qu'il y a une certaine beauté attachée au mot *audire*, qu'on ne retrouve plus dés qu'on ſubſtituë

un autre terme ; & que celui *qui audit non invitus* eſt celui qui ſe laiſſe perſuader, ſans beacoup de reſiſtance ; ce qui eſt bien different, d'*obeïr*, qui veut dire, Suivre les volontez d'un autre ; mais les ſuivre bon gré malgré, & parce qu'il commande.

Dans la Page 15 on a ajoûté le mot *argillâ* fort inutilement. *Argillâ omnium herbarum ſuccos Democritus expreſſit.* Que veut dire cela ? Eſt-ce que Democrite preſſoit les plantes & en exprimoit le ſuc dans

dans un vaſe d'argile ? Il faloit donc mettre une prépoſition qui marquât ce *dans ;* car il ſemble ici qu'il exprimoit le ſuc des plantes avec de l'argile. Cet ablatif ſeul ne peut exprimer que la maniere dont ſe fait une choſe, ou l'inſtrument avec quoi on l'a fait.

Page 183, *Placuit & non eſt dilata fallacia.* Ce mot *placuit* eſt de trop ; il ne fait qu'affoiblir la narration & la rendre beaucoup plus languiſſante. De plus, *placere* eſt-il là de miſe ? Page 183.

Ce verbe plaît infiniment à l'Auteur des Fragmens, il s'en ſert par tout, & je ne crois pas qu'il en ait d'autre raiſon, que parce que ce mot eſt à peine Latin. Il affecte toûjours de ſe ſervir de ceux qui ont quelque choſe de barbare.

Dans la Page 193, où Encolpius parle contre Triphena, il dit : *Niſi abſtineret à Gitone mulier damnata ;* & il dit cela avec d'autant plus de fondement que Triphena étoit effectivement condamnée,

& que Tarente étoit le lieu de ſon exil. Le Petrone moderne ſubſtituë *damnanda* pour *damnata*; c'eſt donner le change, & menacer d'une choſe qui eſt déja facile. Il faut avoir une grande envie de faire des corrections, quand on en fait de ſi pitoyables.

Le mot de *Zelotypia* Page 118, n'eſt gueres du bel uſage, pour marquer la jalouſie d'une perſonne qui aime. Le veritable Petrone ſe ſert d'un autre terme. Il appelle cette paſ-

sion, *Amantis furiosam æmulationem.*

Que dirai-je de l'adverbe *valde*, qu'on trouve à chaque pas dans les nouveaux Fragmens ? Du mot de *conduco*, pour signifier conduire qu'on y rencontre par tout, & de l'expression metaphorique *perdere nervos*, *recipere nervos*, qu'on y repete jusqu'à plus de dix fois en moins de vingt feüillets ? Tout cela ne montre-t-il pas que le faux Petrone ne sçavoit le Latin qu'à demi.

Je laiſſe un nombre infini d'endroits de même force, parce que je m'engagerois inſenſiblement à groſſir ces Obſervations, beaucoup au delà de ce que je me ſuis propoſé, & que je crois que ce que j'ai dit ſuffit pour deſabuſer les plus entêtez partiſans du nouveau Petrone. Outre cela, je ſuis obligé d'avoüer qu'il y a dans les nouveaux Fragmens beaucoup d'endroits dont je ſens le foible & le défaut, mais dont je ne puis pas pour cela faire voir le ri-

dicule. Ce ſont des fautes qui ne le ſont que dans leur place, & qui détachées n'auroient plus le même deſagrément. Ce ne ſont ni ſolœciſmes ni barbariſmes; mais certaines façons de parler baſſes & rampantes, ou bien guindées, & où, comme l'on dit, l'Auteur ſe perd dans les nuës. On ſent que celui qui a travaillé a compoſé comme un Ecolier. Il a fait un Thême, & il ne faut pas lire plus de dix lignes pour reconnoître que ce

n'eſt pas un homme qui parle ſa Langue, que tout vient par force, rien ne coule de ſource.

Que cela eſt éloigné de la douceur, de l'élegance du tour aiſé & naturel de Petrone ! Quel éloignement entre les façons de parler du Romain, & le galliciſme perpetuel du moderne ! Eſt-il poſſible qu'un homme, qui ne ſçait pas aſſez de Latin pour connoître que Petrone eſt inimitable, s'aviſe de l'imiter ?

Si j'avois beſoin de nou-

velles raiſons pour convaincre celui qui a fait les Fragmens, je dirois que la plûpart des Sçavans ont crû, juſqu'à preſent, que nous n'avions pas la dixiéme partie de l'Ouvrage de Petrone; c'eſt à dire qu'il nous en manque neuf fois autant que nous en avons. *Quæ ſuperſunt vix me Herculeſ in decimâ hujus Satyræ parte cenſeri poſſunt.* Et cependant il n'y a pas dans le Petrone de Belgrade, la valeur d'un demi-quart plus que dans les autres. Je dirois encore, que tout le

Jan. Douſ. in pracidaneis.

le monde eſt tres-perſuadé qu'il nous manquoit plus de la moitié de la Déclamation d'Encolpius contre la fauſſe éloquence, & qu'il n'y a pas un ſeul mot d'ajoûté. Je pourrois faire remarquer qu'on trouve cité dans d'anciens Auteurs le premier Livre des Satyres de Petrone, & qu'ainſi on doit croire qu'il y avoit pluſieurs Livres; ce qui ne ſe trouve point ici. Enfin je rapporterois les demi pages entieres des huit & dix vers de ſuite qui ſe trouvent dans les autres Editions,

& qu'on a retranché de celle-ci. De ſorte qu'on n'a pas eu mauvaiſe grace de dire, que Mr N. donnoit une nouvelle Edition de Petrone revûë & corrigée par l'Auteur, & que s'il y avoit quelques additions il y avoit preſque autant de retranchemens.

Mais j'eſpere que ce que j'ai dit ſuffira pour détromper Mr N. & ceux qui ſe ſont laiſſez prévenir en faveur du nouveau Petrone. En voila aſſez pour deſabuſer ceux qui n'ayant lû que les Approbations de

ce Livre, & les Eloges que Mr N. s'y fait donner en Vers & en Prose, pourroient croire qu'il a fait un present considerable au Public, & que, comme dit son Approbateur, quand la Campagne de 1690 ne nous auroit donné que le nouveau Petrone, nous serions encore trop heureux.

Ceux qui n'auront pas lû ces Approbations auront peine à croire que l'on y compare les Conquêtes de Mr N. à celles du Roy, & que l'on suppose qu'on ne devroit pas

s'inquieter que nos armes réussissent, pourvû qu'on déterrât tous les jours de nouveaux Fragmens. Il n'y a pourtant qu'à lire pour en être convaincu. *Indubiè existimem ut si nihil etiam aliud à Germanicâ illâ expeditione anni* 1690 *retulissemus, futurum tamen non fuisse cur de fortunâ quereremur.* Nous aurions tort de nous plaindre de la fortune, quand dans la Campagne de 1690 nous n'aurions gagné que le nouveau Petrone. Pour moi, sur la même parité je raisonne tout autrement; je

Epist. Carpent. ad Nodot.

dis que je me console aisément qu'en 1690 Mr N. n'ait déterré qu'un mauvais Livre, puisque dans la même année les Armes du Roi avoient en Allemagne le même bonheur, qu'elles ont toûjours eu dans toutes les autres parties de l'Europe. Raillerie à part, je crois que c'est là le sentiment de tous les gens de bon sens, & que si le sacrifice du Petrone de Mr N. pouvoit contribuer en quelque chose au bonheur des Armes du Roi, il n'y a personne qui

ne ſe hâtât de jetter ce Livre au feu.

Mais comme les Armes du Roi n'ont pas beſoin de ce ſacrifice, il n'eſt pas neceſſaire de brûler les Exemplaires du nouveau Petrone pour faire oublier cet Ouvrage. Il tombera aſſez de lui-même. C'eſt le ſort ordinaire de ces ſortes de Livres ſuppoſez, qui ne ſervent qu'à attirer le mépris & l'indignation des Gens de Lettres, ſur ceux qui les ont faits.

Fin des Obſervations.

LETTRE
A
MONSIEUR***
SUR L'OUVRAGE & la Perſonne de Petrone.

MONSIEUR,

Puiſque vous ſouhaitez que j'ajoûte aux Obſervations que j'ai faites ſur les Fragmens de Belgrade, quelque choſe de plus pré-

cis ſur la Perſonne & ſur les Ouvrages de Petrone, je vais vous obeïr; & je le ferai d'autant plus volontiers, que quoi que beaucoup de Gens ayent écrit ſur cet Auteur, il me ſemble qu'on n'a pas encore bien expliqué ni qui il étoit, ni dans quel tems il a vêcu, ni dans quelle vûë il a écrit. Je ſçai bien que ce ne ſont pas des choſes faciles à démêler; nous avons peu d'Auteurs contemporains dont nous puiſſions emprunter des éclairciſſemens, & les lumieres

que nous tirons de Petrone lui-même ne ſont pas fort conſiderables.

C'eſt ce qui a produit des opinions ſi differentes ſur l'Auteur de cette Satyre, que quelques-uns l'ont attribuée à un ſaint Archevêque de Bologne, qui vivoit dans le cinquiéme ſiecle, trompez ſans doute par la conformité du nom : d'autres ont crû que Petrone a vêcu ſous l'Empire de Neron : quelques-uns ſoûtiennent qu'il n'a écrit qu'aprés Stace, c'eſt à dire du tems de

Domitien ou de celui de Nerva ; d'autres enfin le placent dans un ſiecle moins éloigné de nous, ils le font vivre ſous l'un des Antonins.

De tant de ſentimens ſi oppoſez, il ne peut tout au plus y en avoir qu'un de vrai. Il ne s'agit plus que de le démêler & de le mettre dans ſon jour. Je ne me flatte pas d'y avoir réuſſi : & quoi que mes conjectures me paroiſſent bien fondées, ce ne ſont neanmoins que des conjectu-

res; je ne vous garentis que de la vrai-ſemblance. Mais avant de vous dire ce que je penſe de la Perſonne de Petrone, du tems où il a écrit, & de ce qu'il a eu en vûë quand il a écrit, je vais vous expliquer ce qu'en ont dit ceux qui en ont parlé avant moi.

Il y a trois principaux ſentimens. Le premier, que Petrone a vêcu ſous l'Empire de Neron, & qu'il a écrit contre les deſordres de ce Prince. Le ſecond, qu'il a écrit du

tems de Domitien. Et le troiſiéme, que Petrone étoit de Marſeille, & qu'il a vêcu ſous l'Empire de l'un des Antonins. Voila à quoi ſe réduiſent les principales conjectures des Sçavans ſur cette matiere. Je vais examiner ces trois ſentimens l'un aprés l'autre.

L'opinion la plus ſuivie eſt, que l'Auteur de la Satyre que nous avons aujourd'hui vivoit du tems de Neron, & que c'eſt ce même Petrone qui, ſelon Tacite, exerça le Conſu-

Tacit. lib. 16. Annal.

lat au retour de ſon Gouvernement de Bithynie. Le plus grand merite de cet Homme étoit de vivre dans la moleſſe & dans l'oiſiveté; ſon humeur libre, & ſon eſprit aiſé l'avoient rendu ſi agreable à Neron, que ce Prince le mettoit de tous ſes plaiſirs, & qu'il ne les goûtoit qu'autant qu'ils étoient du choix & du goût de Petrone. Mais la Cour de Neron n'étoit pas un theatre pour des fortunes de durée. Tigellin ſupplanta bien-tôt Petrone, il ga-

gna l'esprit du Prince, & pour se défaire d'un dangereux concurrent & d'un homme plus délicat que lui dans le choix des plaisirs, il suborna un des esclaves de Petrone pour déposer contre lui, qu'il avoit entretenu intelligence avec Scevinus. Petrone se voyant arrêté à Cumes, & jugeant bien qu'il étoit perdu, prit le parti de prévenir sa condamnation. Mais afin que sa mort eut plus l'air d'une mort naturelle, il se fit ouvrir, puis refermer les veines à

pluſieurs repriſes. Dans ces momens il ſe faiſoit lire de petits Vers & des Poëſies galantes, il ordonnoit de la recompenſe ou du châtiment de ſes eſclaves avec une liberté d'eſprit merveilleuſe. Ce fut dans ces mêmes momens qu'il envoya à Neron des Tablettes, où il avoit marqué les débauches de cet Empereur, & le nom de ceux qui en étoient.

Voila, Monſieur, à peu prés, ce que dit Tacite. Voila ſur quoi l'on ſe fonde, quand on dit que Pe-

trone a écrit contre les débauches de Neron. *Flagitia Principis ſub nominibus exoletorum fœminarumque & novitate cujuſque ſtupri preſcripſit atque obſignata miſit Neroni.* Or, dit-on, cet Ecrit que Petrone envoya à Neron, où il découvroit le ſecret des débauches de ce Prince, c'eſt le Livre que nous avons entre les mains; c'eſt dans ce Livre où nous trouvons tant de débauches monſtrueuſes, & où, ſi on y regarde de prés, on trouvera les nuits

nuits de Neron.

Cette opinion eſt ſi bien établie dans la plûpart des eſprits, qu'un des Commentateurs de Petrone dit, qu'il faut avoir lû cet Auteur pour bien entendre ce que dit S. Paul dans le premier Chapitre de l'Epître aux Romains, *Tradidit illos Deus in paſſiones ignominiæ ;* parce, dit-il, que S. Paul écrivoit preciſément contre les mêmes deſordres dont Petrone fait la peinture.

Un autre a ſi peu douté que Neron fut l'ob-

jet de cette Satyre, qu'au commencement des Notes qu'il y a faites, il a mis un parallele de Neron & de l'Antechriſt, où il prouve par pluſieurs raiſons qu'il n'eſt pas impoſſible que cet Empereur ait été le ſéducteur dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe.

Mais ſans m'arrêter à ces opinions ſingulieres, il me ſemble que ceux qui ſoûtiennent que ce que nous avons de Petrone eſt l'Ecrit qu'il envoya à Neron, l'avancent non ſeu-

lement ſans aucune preuve, mais même hors de toute apparence. Croira-t-on que dans les derniers momens de ſa vie, Petrone ait eu le tems d'écrire un aſſez gros Livre? & peut-on ſe perſuader que mourant par la cruauté de Neron, il ait encore aſſez ménagé cet Empereur, & les compagnons de ſa débauche, pour affecter de taire leurs noms dans le Livre qu'il leur envoyoit? N'eſt-il pas au contraire plus vrai-ſemblable, que les Tablettes

dont parle Tacite contenoient les noms des débauchez, les particularitez des débauches, les tems, les lieux, & toutes les autres circonſtances. *Sub nominibus exoletorum fœminarumque & novitate cujuſque ſtupri.* Sans cela c'étoit une belle vangeance pour Petrone, d'envoyer au Tyran un Roman plus propre à le divertir, qu'à le faire rougir de ſes deſordres.

Il eſt donc conſtant que ce que Petrone écrivit en mourant étoit court, mais

fort, exact, & circonſtancié. Et cela eſt ſi vrai, que Neron ſurpris de ce que le ſecret de ſes débauches avoit été découvert, & ſoupçonnant la femme d'un Senateur, appellée Silia, d'avoir donné des memoires à Petrone, il la fit bannir de Rome. Et ce qui prouve invinciblement que la Satyre de Petrone n'eſt point écrite contre Neron, c'eſt que de tous les Perſonnages de cette Satyre il n'y en a point qui lui convienne, on ne peut le reconnoître en

aucun endroit.

Trimalcion eſt un homme de fortune, qui a gagné beaucoup de bien, mais qui n'a rien perdu de la groſſiereté de ſa premiere condition. Il veut faire l'homme d'importance, & quelquefois même l'homme d'eſprit; mais ſi mal-à-propos, que racontant l'hiſtoire de la Guerre de Troye, il confond les tems, les lieux, & les perſonnes. Il a une femme de même naiſſance & de même caractere que lui, & afin qu'on n'i-

gnorât pas qu'elle avoit avoit fait fortune, l'Auteur lui donne le nom de *Fortunata.*

De tous ces traits y en a-t-il quelqu'un qui convienne à Neron? Il étoit fils adoptif de l'Empereur Claude; il étoit fils d'Agrippine, fille de Germanicus; & du côté de son pere, il étoit d'une Famille Consulaire tres-considerable parmi les Romains. Il avoit été fort bien élevé, Seneque avoit pris soin de l'instruire dans tout ce que doit sçavoir

un homme de ſa naiſſance; & il y a ſi peu d'apparence qu'il ignorât l'hiſtoire de la Guerre de Troye, que Suetone remarque preciſément qu'il recitoit des Vers ſur l'embraſement de cette Ville, pendant l'incendie de Rome.

A l'égard des femmes, Neron en eut deux. Octavia, fille de l'Empereur Claude; & Poppea, petite-fille d'un Conſul, qui avoit été mariée à Othon, depuis Empereur. Je ne vois pas que le caractere de

de Fortunata puiſſe convenir ni à l'une ni à l'autre. Ajoûtez à cela, que Trimalcion étoit vieux, & que Neron mourut avant trente-deux ans.

Encolpius & Aſcilte ſont deux jeunes débauchez, qui n'ont ni feu ni lieu, ils ſont réduits à voler, pour vivre; & l'un d'eux s'eſt ſauvé d'une troupe de Gladiateurs, où il avoit été condamné de ſervir. Quel rapport peut-on trouver entre des gens de ce caractere, & un Empereur puiſſant & ma-

gnifique ?

Eumolpe eſt un Poëte, encore plus mal dans ſes affaires qu'Encolpius & Aſcilte. Il a la rage de reciter ſes Ouvrages. Il déclame dans les Places publiques, dans les ruës, dans les bains ; auſſi ſes Vers ſont-ils reçûs de la bonne maniere : & il n'ouvre jamais la bouche, que le peuple ne ſoit prêt à le lapider.

Il eſt vrai que Neron aimoit beaucoup la Poëſie, il ſe piquoit de faire des Vers, il vouloit même

qu'on les trouvât bons. Mais les recevoit-on comme ceux d'Eumolpe? Jamais Neron n'a rien fait qui n'ait été applaudi. Quand il a recité ſur un theatre, il a toûjours remporté le prix : & l'on a même ordonné quelquefois que ſes Vers ſeroient écrits en lettres d'or, & conſacrez dans le Temple de Jupiter.

On peut encore remarquer ici qu'Eumolpe faiſoit de tres-bons Vers, qui étoient parfaitement mal reçûs, & qu'on applau-

disſoit à ceux de Neron, qui étoient toûjours fort mediocres. Cela nous prouve aſſez bien que jamais Petrone n'a voulu joüer Neron ſous le perſonnage d'Eumolpe. Il étoit bien plus naturel d'introduire un homme puiſſant, qui faiſoit loüer par force de mauvaiſes choſes, qu'un habile Poëte qui ne pouvoit dire de bons Vers ſans ſe voir en danger d'être lapidé.

D'ailleurs, Eumolpe n'étoit pas à ſon aiſe. Il fait cette plainte, repetée tant

de fois aprés lui, & qu'on a faite depuis qu'il y a des Sçavans, que les Gens de Lettres ſont mal récompenſez, & que les richeſſes ſont comme incompatibles avec eux. *Amor ingenii neminem umquam divitem fecit.* Il eſt mal vêtu; il convient que la pauvreté eſt inſéparable du bon eſprit, *neſcio quomodo bonæ mentis ſoror eſt paupertas.*

Qu'y a-t-il dans tout cela, qu'on puiſſe raiſonnablement attribuer à Neron? Comment reconnoî-

tra-t-on, ſous les haillons d'un Poëte crotté, ce Prince magnifique juſqu'à la profuſion. Il lui ſied bien de ſe plaindre de l'injuſtice du ſiecle, lui qui s'eſt rendu maître du bien des plus puiſſans de Rome. J'aime à voir déclamer contre ceux qui ne rendent pas juſtice aux beaux eſprits, celui qui ne compte ſes déclamations que par les prix qu'il a remportez.

Ajoûtez à cela, Monſieur, que ceux qui diſent que Petrone a écrit con-

tre les débauches de Neron, s'appuyent uniquement sur l'autorité de Tacite, & que les termes mêmes du passage dont ils se servent détruisent entierement leur opinion. Tacite dit que Petrone, avant de mourir, écrivit le secret des débauches de Neron, sous le nom des femmes & des garçons qui y avoient eu part. *Sub nominibus exoletorum fœminarumque, & novitate cujusque stupri.* Il est vrai que Mr Dablancourt a traduit *sous des noms em-*

pruntez; mais je ne ſçai ſi c'eſt là traduire fidellement. On peut dire que le Traducteur n'a pas rendu ce qu'il trouvoit dans le Texte; il a fait au contraire trouver dans l'Auteur, ce qu'il avoit dans l'eſprit.

Mais enfin, il eſt ridicule de chercher un Libelle diffamatoire dans un Roman. Quelle apparence que Petrone, qui ne ſongeoit qu'à faire de la peine à Neron, s'amusât à d'agreables deſcriptions dans le recit des débau-

ches de ce Prince ? Eſt-il vrai ſemblable qu'un homme mourant, qui ne reſpire que vangeance, ait ſoin de châtier ſon ſtyle & d'écrire galamment ? & d'ailleurs, quel rapport entre la déclamation contre la fauſſe éloquence, l'hiſtoire des Crotoniates, & tant d'autres avantures, & les deſordres de Neron ? Cet Empereur n'étoit ni Profeſſeur de Rhetorique, ni du nombre de ceux qui couroient aprés les ſucceſſions.

En voila aſſez, Mon-

ſieur, pour vous faire voir qu'il n'y a nulle apparence, que ce qui nous reſte de Petrone ſoit ce qu'il écrivit contre les nuits de Neron. Il eſt tres-probable que ce qu'il fit en mourant n'étoit pas un Ouvrage de ſi longue haleine, il n'étoit ni ſi poli ni ſi tendre : & il eſt à préſumer au contraire, que c'étoit un ſimple recit des débauches les plus extraordinaires de l'Empereur, avec le nom de ceux qui y avoient eu part.

Je paſſe à la ſeconde

opinion, elle ne ſera pas difficile à détruire, puiſqu'elle eſt uniquement appuyée ſur une citation de Fulgence, qui rapportant ce demi Vers, *Lib.* 1. *Mytol.*

primus in orbe Deos fecit timor,

comme étant de Petrone, aſſûre que Petrone l'a pris de Stace, liv. 3. de la Thebaïde. Or, dit-on, Stace vivoit du tems de Domitien: & puiſque Petrone a pris un de ſes Vers, il faut qu'il ait vêcu aprés lui, ou que pour le moins

ils ayent été contemporains.

Vous voyez, Monſieur, s'il eſt mal-aiſé de répondre à ce raiſonnement. Premierement, qui nous répond que le *primus in orbe Deos fecit timor* ſoit dans Petrone, puiſque nous ne le trouvons point dans ce qui nous en reſte? Et en ſecond lieu, quand il y ſeroit, qui a revelé à Fulgence que Petrone a copié Stace, & que ce n'eſt pas au contraire ce Poëte qui s'eſt ſervi du demi Vers de Pe-

trone. On pourroit faire le même raiſonnement ſur le *non bene ſemper olet, qui bene ſemper olet* attribué à Petrone par S. Jerôme, & dire que Petrone l'a pris de Martial, où nous le trouvons aujourd'hui, & que par conſequent Petrone étoit contemporain de Martial.

Pour dire ce que je penſe du demi Vers de Stace, je croirois bien plûtôt que ce Poëte l'a pris de Petrone. Il me ſemble que dans ces trois mots je reconnois le caractere

d'un volupteux, d'un homme qui ne croit ni Divinité ni Providence, en un mot d'un Epicurien.

La troiſiéme opinion eſt beaucoup plus ſuivie que la precedente. On dit que Petrone a écrit ſous l'Empire de l'un des Antonins, qu'il étoit Gaulois, & ſelon toutes les apparences de Marſeille. Que ſon ſtyle n'eſt pas ſi pur que celui des Auteurs du ſiecle de Neron: qu'on remarque quelque choſe d'étranger dans ſes expreſſions, & qu'il ſemble

avoüer lui-même qu'il étoit Gaulois, lors qu'il fait dire à Giton, que ſi on lui blanchit le viſage on le prendra pour un Gaulois, *in Creta facies ut ſuos Gallia Cives putet.* Et dans un autre endroit Encolpius dit, qu'il devint plus froid que l'hyver des Gaules. *Ego autem frigidior hyeme Gallicâ factus.* Il faut donc, ajoûte-t-on, que Petrone eut été nourri parmi les Gaulois, pour les connoître ſi à fonds; il faloit avoir paſſé bien des hyvers en Gaule,

pour ſçavoir ſi-bien la temperature de ce Pays. D'ailleurs, Petrone parle d'une coûtume des Marſeillois, dont il eſt ſi bien inſtruit, qu'il eſt à préſumer qu'il a été témoin des choſes qu'il rapporte. On peut ajoûter à tout cela le témoignage de Sidonius Appollinaris, qui dit quelque part en apoſtrophant Petrone:

Et te Maſſilienſium per hortos,
Sacri ſtipitis arbiter colonum,
Helleſpontiaco parem Priapo.

Toutes

Toutes ces raiſons, Monſieur, qui paroiſſent d'abord aſſez ſpecieuſes, ſont extraordinairement tirées. Car de dire que Petrone étoit Gaulois, parce qu'il ſçavoit que les peuples qui habitoient la Gaule étoient blancs, & que le climat y étoit extremement froid; c'eſt vouloir qu'un Geographe ſoit de preſque tous les Pays du monde, dont il rapporte bien plus de particularitez.

Figurez-vous, Monſieur, que dans deux cens ans d'ici on faſſe la mê-

me diſpute ſur la patrie de Scarron, & que pour prouver qu'il étoit Africain on s'aviſe de dire qu'il a écrit quelque part : *La nuit noire comme un More.* Il ſçavoit donc, ſoûtiendra-t-on, que les Mores étoient noirs, & par conſequent non ſeulement il avoit été en Guinée, mais encore il y avoit pris naiſſance. Il ne faut pas être grand Logicien, pour voir que ces conſequences ſont mal tirées. Mais voila preciſément un des plus forts raiſonnemens

de ceux qui ſoûtiennent que Petrone étoit Gaulois.

A l'égard du paſſage de Sidonius Apollinaris, un ſçavant Critique a déja répondu, qu'il ne faut pas l'entendre à la lettre, & croire que Petrone demeurât veritablement parmi les peuples de Marſeille; mais ſeulement que ce que nous avons de Petrone eſt du genie des Marſeillois, qui étoient ſi voluptueux, que leur luxe avoit paſſé en proverbe. *Pithæus, Notis in Petronium.*

Casin. Act. 5. *Ubi tu es qui colere Mores Massilienses postulas*, dit Plaute dans une de ses Comedies. Il n'est donc pas à presumer que Sidonius Apollinaris ait cru que Petrone fût de Marseille. Il vouloit dire qu'il étoit entré dans le goût des Marseillois, il avoit donné dans leurs manieres. En effet, il n'y a point de Livre Latin qui paroisse mieux l'ouvrage d'un voluptueux, que la Satyre dont Petrone est l'Auteur.

Pour ce qui est de son

ſtyle, on dit qu'il n'eſt pas ſi pur que celui des Auteurs du ſiecle de Neron, & qu'on remarque dans ſes expreſſions l'enflure des Ultramontains. *Petronii ſtylus Tranſalpinum hominem ſapit. Qui vis linguæ Latinæ peritus in Petronio Cothurnum Gallicanum primâ fronte ſtatim agnoſcit.* On pourroit ce me ſemble conclure de là, que Seneque & les deux Plines étoient auſſi Gaulois, puiſque leur ſtyle eſt encore plus élevé que celui de Petrone, & qu'on

Valeſius in Diſſertatione adverſus Tragurienſe Fragmentum.

découvre beauconp mieux ce *Cothurne Ultramontain.*

Et qui ne ſçait qu'un Ouvrage, comme celui de Petrone, ne peut quaſi ſe ſoûtenir que par un ſtyle un peu élevé. Il faut égayer les deſcriptions & les recits, & faire en ſorte que la Proſe ſoit preſque auſſi figurée, auſſi Poëtique, que la Poëſie même. Je n'ai garde de m'établir Juge d'une choſe ſi difficile à decider; mais il me ſemble que le ſtyle de Petrone ſent bien plus les Auteurs qui

ont precedé Neron, que ceux qui l'ont ſuivi. Je ne ſçai ſi je me trompe; mais il me paroît que le ſtyle de Petrone reſſemble fort à celui de Plaute. Je trouve dans l'un & dans l'autre beaucoup d'expreſſions toutes ſemblables; & j'oſerois quaſi dire, que Petrone a voulu imiter ce Poëte Comique.

De ſoûtenir que Petrone étoit de Marſeille, parce qu'il rapporte une coutume des Marſeillois, c'eſt s'engager à dire que Ta-

cite étoit Allemand parce qu'il a fait un Livre *de Moribus Germanorum*. Et d'ailleurs, il y avoit quelque choſe de ſi ſingulier dans cette Coutume des Marſeillois, qu'il n'y a pas d'apparence que perſonne l'ignorât dans l'Empire Romain.

Je crois, Monſieur, que ce que je viens de dire des trois opinions differentes ſur la patrie de Petrone, & ſur le ſiecle où il a vêcu, vous fait aſſez connoître ce que j'en penſe moi-même; & que prenant

nant quelque choſe du premier & du dernier de ces ſentimens, on fera une quatriéme opinion tres-raiſonnable.

Quand on dit que Petrone, dont nous avons les Ecrits, eſt le même dont parle Tacite, & qui vivoit du tems de Neron, je crois qu'on ne ſe trompe pas; mais quand on ſoûtient qu'il a écrit contre les deſordres de Neron & de ſa Cour, je ſuis perſuadé qu'on l'avance ſans aucun fondement, & qu'ainſi il eſt tres-vrai-

ſemblable que Petrone vivoit ſous Neron, mais qu'il n'a pas fait de Satyre contre ce Prince. J'ai, ce me ſemble, aſſez bien prouvé cette derniere propoſition, quand j'ai fait voir que de tous les perſonnages de la Satyre de Petrone, il n'y en a point qui puiſſe convenir à Neron: & ainſi je n'ai plus qu'à vous rendre compte des raiſons qui m'engagent à croire que le même Petrone, dont parle Tacite, eſt l'Auteur de nôtre Satyre.

La peinture d'un voluptueux qui fait parler de lui par ſa molleſſe, & qui ne s'introduit auprés du Prince que ſous le titre d'Intendant & d'Inventeur de ſes plaiſirs, me fait connoître l'Auteur de la Satyre, où tous les perſonnages ſont gens qui aiment la joye, peu attachez au ſoin de leurs affaires, & qui n'ont d'application qu'à paſſer agreablement la vie.

Ergo vivamus dum licet eſſe, bene.

Il n'y a pas un trait dans

le caractere que Tacite donne à ſon Petrone, qui ne ſemble être fait pour celui qui a écrit ce que nous avons entre les mains. Quand je le vois mourir avec fermeté, ou plûtôt avec nonchalance, ſe faire dire de petits vers & des chanſonnettes, je me rappelle Encolpius & Giton prêts à être engloutis par les flots, qui ne penſent qu'à goûter les plaiſirs les plus doux, & qui comme Petrone, ne ſe font rien dire ni de l'immortalité de l'ame, ni

des ſentimens des Philoſophes ; mais bravent la mort au milieu de leurs plaiſirs.

Tacite en dit aſſez pour faire entendre que Petrone étoit Epicurien, un homme qui paſſoit le jour à dormir & la nuit à ſe divertir, qui meurt ſans vouloir ſe convaincre qu'il y a une autre vie, qui jouë & qui badine juſqu'à ſa derniere heure, étoit abſolument de la Secte d'Epicure. Et qui peut douter que l'Auteur de la Satyre n'en fût, lui qui dit:

Ipſe Pater Veri doctus Epicurus in arte
Juſſit, & hanc vitam dixit habere Deos.

Appeller un Philoſophe le Pere de la Verité, n'eſt-ce pas le reconnoître pour ſon Maître ? n'eſt-ce pas s'avoüer ſon Diſciple ? Et même ſans ce témoignage, combien d'endroits qui nous font voir que celui qui a écrit le *Satyricon* étoit dans les principes d'Epicure ? il ne reconnoît d'autre bien que la volupté ; il n'admet point

de providence, tout ſe fait par hazard: & s'il parle des Dieux, ce n'eſt que pour les tourner en ridicules.

Voila, Monſieur, ce qui me fait croire que Petrone, dont nous avons les Ouvrages, eſt le même qui vivoit ſous Neron; mais que ce que nous en avons, n'eſt pas ce qu'il a écrit contre les débauches de ce Prince.

Ce n'eſt pas auſſi, comme le prétendent quelques-uns, une Satyre contre les deſordres de ſon

ſiecle. Je ne ſçaurois me perſuader qu'un homme du caractere dont je viens de dépeindre celuy-là, ait pris autant d'interêt aux bonnes mœurs. Quelle apparence qu'un fameux débauché ſe ſoit érigé en Cenſeur des actions d'autrui, & ait voulu condamner publiquement ce qu'il pratiquoit à la vûë de tout le monde. D'ailleurs, quelle étrange morale, quelle nouvelle façon d'inſpirer de l'horreur des vices, que d'en faire une peinture agreable? Tout

eſt ſi tendre, tout eſt ſi bien touché dans la Satyre dont il s'agit, qu'il eſt aiſé de remarquer que l'Auteur a parlé de l'abondance de ſon cœur, & que ce ne peut pas être pour rendre la volupté haïſſable qu'il en a fait un ſi beau portrait. Que s'il avoit voulu dégoûter ſes Lecteurs des deſordres dont il parle, il auroit ſans doute pris ſoin de punir le crime & de faire triompher la vertu, au lieu qu'il affecte tout le contraire, & que Lycas qui eſt le

moins mal-honnête homme qu'il introduiſe, le ſeul qui craigne les Dieux, qui leur adreſſe ſes prieres dans la tempête, eſt le ſeul ſur qui tombe tout le malheur ; il perit, & les débauchez qui bravoient la colere des Dieux ſe tirent d'affaire ſans peine.

Il eſt donc conſtant que la Satyre de Petrone n'a jamais eu les deſordres du ſiecle pour objet : elle n'a rien de commun avec celles de Juvenal & de Perſe. C'eſt plûtôt un Roman

qu'une Satyre. C'eſt une Hiſtoriette galante que Petrone a ſans doute écrite dans le tems qu'il étoit bien auprés de Neron, & pour divertir ce Prince; ſans cela elle ne ſeroit pas ſi étudiée, il n'y auroit pas fait entrer tant de beaux Vers, des Deſcriptions ſi fines, des Sentimens ſi tendres. Je ne doute pas que dans ce même Roman Petrone n'ait pû tourner en ridicules quelques particuliers de ce tems-là, & ſi on pouvoit aſſûrer quelque choſe

dans une matiere toute de conjectures, je ne ferois pas difficulté de croire que parmi beaucoup d'autres, Petrone ait voulu joüer Seneque' & Lucain. Mais il eſt bien different de dire qu'il a joüé quelques particuliers, ou de dire qu'il a tourné en ridicule un Empereur, de croire qu'il a raillé deux ou trois perſonnes, ou de croire qu'il a écrit contre les deſordres de toute une Ville.

Ce que Petrone fait dire à Eumolpe du Poëme

de la Guerre Civile, me paroît convaincant ſur le chapitre de Lucain. Voici, dit-il, un grand Ouvrage. Si quelqu'un oſe « l'entreprendre ſans un « grand fonds de ſcience, il « n'en viendra pas à bout. « Ce n'eſt pas aſſez, ajoûte-t-il, de mettre en Vers « le recit tout nud de ce « qui s'eſt paſſé, cela eſt « bon pour les Hiſtoriens; « mais les Poëtes doivent « parler d'une maniere figurée, & qui tienne plus « du langage des Dieux que « de celui des hommes. Qui «

peut ne pas reconnoître Lucain ſous des traits ſi reſſemblans ? ne ſçait-on pas que ſon plus grand défaut eſt ce que lui reproche Petrone en cet endroit, & que ſon Poëme eſt ſi peu éloigné de la ſimple narration, que Quintilien croit qu'on doit plûtôt mettre Lucain au nombre des Hiſtoriens qu'au rang des Poëtes ?

A l'égard de Seneque, je ne ſçai ſi je me trompe ; mais je croi reconnoître ſon ſtyle dans le portrait qu'Encolpius fait

de la fauſſe Eloquence, & de la mauvaiſe Rhetorique. Je ne doute pas que Petrone ne l'eût en veuë, quand il décrie l'enflure des paroles, avec quoi on prétend ſuppléer à la juſteſſe des penſées. *Grandis & pudica oratio, non eſt maculoſa nec turgida, ſed naturali pulchritudine exurgit.* Outre cela, il me ſemble que cette horrible avanture, arrivée à Eumolpe en Aſie, ne convient pas mal au Precepteur de Neron. J'ai lû de lui quelque choſe d'approchant,

Dio in Nerone. dans un des Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire de ces tems-là.

Je crois donc, Monſieur, que Petrone n'a jamais eu Neron pour objet de ſon ridicule; je crois encore moins qu'il ait écrit contre les deſordres de ſon ſiecle: & je ſuis perſuadé au contraire, qu'il n'a fait ſa Satyre que pour ſe divertir, & peut-être auſſi pour réjoüir le Prince, qui dans ce tems-là le combloit de ſes faveurs. Cette opinion n'eſt pas ſi particuliere, que

Macrobe

Macrobe ne l'ait euë avant moi. Il dit preciſément que l'Ouvrage de Petrone n'eſt qu'un Roman. *Fictis caſibus amatorum argumenta fabulaſque ſcriptitavit.*

On devroit donc une bonne fois ſe défaire de cet entêtement, de vouloir penetrer ce qu'ont eu en vûë les Anciens, quand ils ont écrit. On devroit ceſſer de ſe donner la torture, pour trouver un ſens moral où il n'y en a point. Pourquoi les Anciens n'auroient-ils pas fait

quelquefois, ce qu'on a fait si souvent dans ce siecle ? Pourquoi n'auroient-ils pas écrit sans dessein formé d'écrire de quelqu'un, ou contre quelqu'un ? Que s'il faut qu'il y ait toûjours des Commentateurs, des Gens qui s'attachent à deviner l'intention des Auteurs, que je prévois de gênes inutiles pour ceux qui dans cent ans d'ici voudront deviner le fin de nos Romans ! Qu'on dira de pauvretez, avant de trouver la clef de Cyrus & de Clelie !

Voila donc, Monſieur, ce qui me paroît le plus vrai ſemblable ſur le chapitre de Petrone. Il vivoit du tems de Neron. Il eſt le voluptueux dont parle Tacite, & il n'a écrit que pour ſon plaiſir, ou pour celui de l'Empereur. Et il n'eſt pas de bon ſens de croire, que le *Satyricon* ſoit l'Ecrit qu'il envoya à Neron avant ſa mort.

A l'égard du nom de Petrone, Tacite l'appelle *Caïus Petronius*. Il eſt vrai que la plûpart des Editions du *Satyricon* ont,

Titi Petronii Satyricon, & que ceux qui ont mis ce titre se fondent sur un passage de Pline. Quoi qu'il en soit, il n'est pas aisé de prendre parti en cette occasion. Il me semble pourtant que j'aimerois mieux m'en tenir à l'autorité de Tacite.

Je sçai bien qu'on trouve *Titus* dans le Petrone de Belgrade; mais j'ai fait voir, ce me semble, de quel poids pouvoit être une objection qui n'est fondée que sur un tel Ouvrage.

Je

Je crois, Monſieur, qu'en voila aſſez pour vous ſatisfaire, ſur ce que vous avez demandé de moi. Quelque vrai-ſemblance que je trouve dans ce que je viens de vous dire, je ne vous le donne pas pour vrai. Je ſoumets mes ſentimens au jugement des Sçavans, & ſur tout au vôtre. Je ſuis, &c.

FIN.

ERRATA.

Page 5. *ligne dern.* où il y e, *liſez*, où il y a. *Pag.* 83. *lig.* 14. Toutes les modes, *liſ.* Tous les modes. *Pag.* 139. *lig.* 7. facile, *liſ.* faite. *Pag.* 148. *lig.* 7. *ut ſi nihil*, liſ. *ut nihil.*

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 10. Decembre 1693. Signé Par le Roy en son Conseil, CARPOT, & scellé: il est permis au Sr George Pelissier de faire imprimer en tel volume, marge & caractere qu'il avisera bon être, vendre & debiter dans toutes les Terres de l'obeïssance de sa Majesté, un Livre intitulé *Observations sur le Petrone trouvé à Belgrade en* 1688. *& imprimé à Paris en* 1693. *avec une Lettre sur l'Ouvrage & la Personne de Petrone*, & ce pendant le temps de huit années consecutives à commencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; avec défenses à toutes personnes de l'imprimer, vendre ni debiter sans le consentement dudit Pelissier ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation desdits Exemplaires contrefaits & de trois mille livres d'amende, comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 23. *Janvier* 1694. *Signé* P. AUBOÜIN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 2. *Fevrier* 1694.

PA
6559
.B3
1654
c.1

41028942